



PALAIS DE LA PORTE DORÉE

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

MIGRATIONS & CLIMAT

COMMENT HABITER NOTRE MONDE ?

EXPOSITION ARTISTIQUE & SCIENTIFIQUE

17 OCTOBRE 2025 > 5 AVRIL 2026

Nick Brandt, Peterio by Cliff, Fiji, 2023 © Nick Brandt / Courtesy Polka Galerie

PALAIS DE LA PORTE DORÉE

MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION | AQUARIUM TROPICAL

293 avenue Daumesnil - 75012 Paris | www.palais-portedoree.fr

SOMMAIRE

CE DOSSIER PÉDAGOGIQUE EST DESTINÉ À VOUS FOURNIR LES RESSOURCES ET LES CONTENUS NÉCESSAIRES À LA PRÉPARATION ET/OU AU PROLONGEMENT DE VOTRE VISITE DE L'EXPOSITION « MIGRATIONS ET CLIMAT, COMMENT HABITER NOTRE MONDE ? ». IL S'ACCOMPAGNE DU LIVRET *VISITER L'EXPOSITION AVEC MA CLASSE*, DISPONIBLE EN LIGNE.

AVANT-PROPOS	5
REPÈRES CARTOGRAPHIQUES	7
GLOSSAIRE	9
COMMISSARIAT DE L'EXPOSITION	11
PLAN DE L'EXPOSITION	13
L'EXPOSITION	14
SECTION 1 - RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL ?	14
SECTION 2 - DÉSÉQUILIBRES : QUAND LE CHANGEMENT CLIMATIQUE MENACE LE VIVANT	23
SECTION 3 - QUE FAIRE ?	32
SECTION 4 - MER, MIGRATIONS ET CLIMAT	40
PROLONGER MA VISITE	48
• POUR ACCOMPAGNER L'EXPOSITION	48
• POUR ALLER PLUS LOIN	49
INFORMATIONS PRATIQUES	54

AVANT-PROPOS

Le Palais de la Porte Dorée, en ce qu'il réunit un Aquarium tropical et le Musée national de l'histoire de l'immigration, est par définition au cœur de grandes questions contemporaines, qu'il s'agisse des mouvements humains ou des questions environnementales. À travers notre nouvelle exposition, *Migrations et climat*, nous avons souhaité donner à cet étrange mariage entre un aquarium et un musée, fruit de l'histoire mouvementée du Palais depuis près d'un siècle, un sens et une portée qui éclairent la place singulière qu'occupe notre établissement culturel aujourd'hui : être un lieu où les croisements de l'art, de la science et des témoignages individuels viennent éclairer des sujets aussi souvent débattus qu'ils sont mal connus.

D'emblée trois choix structurants ont été faits par les commissaires et le conseil scientifique : sur le plan historique, remonter le temps long à travers des œuvres d'art et des objets rituels pour donner à voir la persistance de l'impact des phénomènes naturels sur les circulations humaines ; d'un point de vue géographique, adopter une perspective mondiale, en faisant une large place aux populations concernées, pour montrer l'immense diversité du sujet, de la Vendée à Mayotte, du delta du Mékong aux îles du Pacifique ; enfin, développer une approche holistique du vivant, humain et non humain, en ouvrant à l'Aquarium une partie de l'exposition consacrée à l'impact du réchauffement sur les mondes marins, affectant les écosystèmes comme les populations qui en vivent.

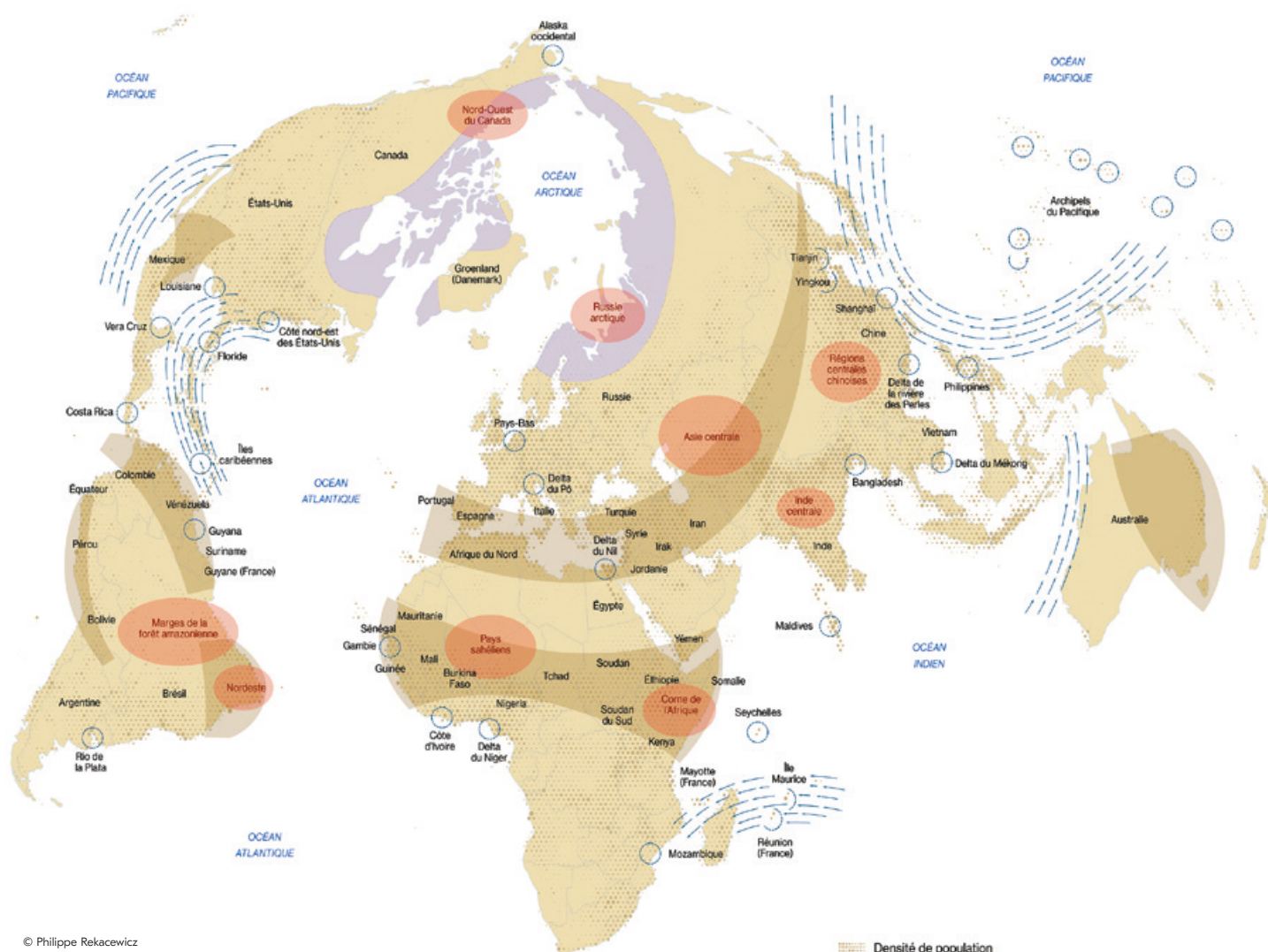
Mais surtout, c'est une exposition pensée en forme de question : comment habiter notre monde ? Une exposition qui bouscule les idées reçues non pas en cherchant à en imposer d'autres, mais en ouvrant les imaginaires et les possibles, en invitant le visiteur à prendre conscience de l'importance des défis qui sont devant nous et à dialoguer avec ceux qui y font déjà face aujourd'hui. Poser les bonnes questions, assumer le doute et la variété des points de vue, refuser les certitudes assénées à coup de marteau pour tétaniser la pensée, mettre en regard des données scientifiques et des visages humains, voilà le pari de cette exposition, qui se termine encore par une autre question : que faire ? À chacune, chacun, de s'en emparer à sa manière pour poursuivre son chemin une fois sorti du Palais.

Constance Rivière

Directrice générale du Palais de la Porte Dorée

REPÈRES CARTOGRAPHIQUES

LE CLIMAT CHANGE : CARTE DES VULNÉRABILITÉS CLIMATIQUES À L'ÉCHELLE DE LA PLANÈTE



© Philippe Rekacewicz

Densité de population

Zones susceptibles d'être affectées par :

- Élévation du niveau de la mer, onde de tempête, submersion marine lors de tempêtes exceptionnelles et inondations
- Cyclones et fortes tempêtes
- Sécheresses et désertification
- Fonte du pergélisol
- Crises climatiques majeures

Sources : Données compilées d'après les rapports les plus récents publiés par l'Organisation météorologique mondiale (OMM), le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, (GIEC), et le GRID-Arendal (Norvège) ; Atlas des migrations environnementales, dirigé par Dina Ionesco, Daria Mokhnacheva et François Gemenne, les Presses de Sciences Po, 2016.

LOCALISATION DES NEUFS ÉTUDES DE CAS DE L'EXPOSITION



GLOSSAIRE

Adaptation : Dans les systèmes humains, processus d'ajustement au climat actuel ou escompté et à ses effets, afin d'en atténuer les dommages ou d'en exploiter les avantages éventuels. La migration et la mobilité sont des stratégies d'adaptation* dans toutes les régions du monde confrontées à la variabilité du climat. (Source : Dina Ionesco, Daria Mokhnacheva, François Gemenne, *Atlas des migrations environnementales*, Presses de Sciences Po, 2016)

Aléa : Possibilité que se produise un événement impliquant une perturbation de l'équilibre d'un milieu. Ce phénomène résulte de facteurs ou de processus qui échappent, au moins en partie, au contrôle humain : inondation, cyclone, glissement de terrain, éruption volcanique, séisme, tsunami. L'aléa ne devient un risque* qu'en présence d'enjeux* humains, économiques et environnementaux, possédant une certaine vulnérabilité*. (Source : *Géoconfluences*)

Catastrophe : La catastrophe est la réalisation d'un risque*. C'est un risque devenu réalité et qui, sur un territoire donné, par l'ampleur et le coût des dommages causés, provoque une grave interruption du fonctionnement d'une société. Dans la pratique, la catastrophe est bien souvent révélatrice du risque. Dans le cas d'une catastrophe, les pertes humaines, matérielles ou environnementales ne peuvent être surmontées par les seules ressources de la société affectée. (Source : *Géoconfluences*)

Changement climatique : Changement attribué directement ou indirectement à une activité humaine, qui altère la composition de l'atmosphère mondiale et qui vient s'ajouter à la variabilité naturelle du climat observée au cours de périodes comparables. (Source : *Nations Unies*)

Enjeu : Dans le vocabulaire du risque*, l'enjeu est l'activité humaine ou biologique qui pourrait être perturbée par un aléa*, par exemple un aléa climatique. C'est ce qui est « en jeu ». L'enjeu peut être une activité humaine, l'occupation d'une région, ou la présence d'espèces animales ou végétales sensibles. Le risque* est alors défini par le croisement entre l'aléa* et l'enjeu*.

Habiter : Processus de construction des individus et des sociétés par l'espace et de l'espace par l'individu, dans un rapport d'interaction. (Source *Géoconfluences*)

Migrations environnementales : Souvent multifactorielles, ces migrations concernent des personnes ou groupes de personnes qui, essentiellement pour des raisons liées à un changement environnemental soudain ou progressif influant négativement sur leur vie ou leurs conditions de vie, sont contraintes de quitter leur lieu de résidence habituel ou le quittent de leur propre initiative, temporairement ou définitivement, et qui, de ce fait, se déplacent à l'intérieur ou hors de leur pays d'origine ou de résidence habituelle. (Source : Organisation internationale pour les migrations - OIM). Les migrations environnementales existent chez les animaux et les végétaux. Elles se traduisent par des changements dans les aires de répartition de l'espèce plutôt que par des migrations d'individus.

Réchauffement climatique : Le réchauffement climatique global désigne une modification du système climatique global, rapide à l'échelle de son évolution normale, provoquée par un forçage anthropique dont l'ampleur n'a cessé de s'amplifier depuis le début de l'ère industrielle. (Source : *Géoconfluences*)

Réfugié : Personne qui, craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut, ou du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays ; ou qui, si elle n'a pas de nationalité et se trouve hors du pays dans lequel elle avait sa résidence habituelle à la suite de tels événements, ne peut, ou en raison de ladite crainte, ne veut y retourner. (Source : Organisation internationale pour les migrations - OIM)

Résilience : Capacité d'un système et des éléments qui la composent d'anticiper, d'absorber, de prendre en compte ou de se relever des effets d'un événement dangereux, avec efficacité et en temps voulu, notamment en rétablissant leurs structures de base et leurs fonctions essentielles. (Source : Dina Ionesco, Daria Mokhnacheva, François Gemenne, *Atlas des migrations environnementales*, Presses de Sciences Po, 2016)

Risque : En géographie, un risque est la possibilité qu'un aléa* se produise et touche une population vulnérable à cet aléa. Un risque peut être d'origine naturelle, avoir des causes purement anthropiques (risques technologiques, risques géopolitiques, par exemple), ou encore être lié à des éléments naturels accentués par l'action anthropique (risques climatiques). (Source : *Géoconfluences*)

Vulnérabilité : Dans le contexte de la migration, faible capacité à éviter des préjudices, à y résister, à y faire face ou à s'en relever, en raison de l'interaction particulière des caractéristiques et des conditions propres à l'individu, au ménage, à la communauté et aux structures. (Source : Organisation internationale pour les migrations - OIM)

COMMISSARIAT DE L'EXPOSITION



© DR.

BRUNO GIRVEAU

Conservateur général du patrimoine honoraire, commissaire général.

Conservateur général du patrimoine honoraire et ancien directeur du Palais des Beaux-Arts de Lille de 2013 à 2024. Historien de l'architecture de discipline, il a longtemps travaillé pour les Monuments Historiques. Il a été le commissaire de nombreuses expositions, tentant de mêler le plus possible culture populaire et culture savante. Il a fortement engagé le Palais des Beaux-Arts de Lille dans une démarche systémique de durabilité mais aussi dans une politique de

renouvellement des publics en créant l'Open Museum et en favorisant la consultation des publics. Il est aujourd'hui commissaire d'expositions indépendant.



© Lucile Casanova

ÉLISABETH JOLYS SHIMELLS

Conservatrice en chef du patrimoine, commissaire.

Spécialisée dans la muséologie de société, ses travaux scientifiques s'articulent autour des enjeux patrimoniaux du témoignage ainsi que de la relecture des collections au prisme des évolutions historiographiques et sociales. Ceux-ci trouvent notamment un écho au sein du groupe de travail national « Patrimoine des migrations humaines », qu'elle a mis en place et pilote depuis 2019. Avant d'intégrer son poste actuel de cheffe du département des publics au Centre des Monuments Nationaux, Elisabeth Jolys Shimells a été cheffe du service des collections du Musée national de l'histoire de l'immigration et directrice du Musée alsacien de Strasbourg puis de l'Alliance française de Kampala (Ouganda).

partement des publics au Centre des Monuments Nationaux, Elisabeth Jolys Shimells a été cheffe du service des collections du Musée national de l'histoire de l'immigration et directrice du Musée alsacien de Strasbourg puis de l'Alliance française de Kampala (Ouganda).



© Oriane Picant

GABRIEL PICOT

Ingénieur des services culturels et du patrimoine, responsable du développement culturel et pédagogique de l'Aquarium tropical, commissaire.

Il a d'abord travaillé comme scientifique dans les Terres Australes, puis comme professeur de Sciences de la Vie et de la Terre. Par la suite, il s'est consacré à la diffusion de la culture scientifique, notamment au Rectorat de Versailles, au Palais de la découverte, à Ifremer et au Palais de la Porte Dorée. Familier du milieu marin et navigateur

expérimenté, il a participé à de nombreuses expéditions scientifiques en mer et en zones polaires. Membre de la Plateforme Océan et Climat, il s'engage à mieux faire connaître et protéger le monde marin auprès du grand public.



© EPPD-MNHI

Ils sont tous les trois assistés d'**Olivier BEDOIN**, chargé d'exposition au Musée national de l'histoire de l'immigration. Diplômé en histoire, sciences politiques et en gestion du patrimoine culturel à l'université Paris 1 Panthéon - Sorbonne, il a notamment participé à la préparation d'expositions au musée Carnavalet - Histoire de Paris ainsi qu'à la réalisation de l'exposition permanente du Musée national de l'histoire de l'immigration et de l'exposition *Olympisme, une histoire du monde*.

CONSEIL SCIENTIFIQUE



© D.R.

SYLVIE DUFOUR

Directrice de recherche émérite, CNRS ; chargée de mission mer, Musée National d'Histoire naturelle (MNHN), physiologiste et biologiste de l'évolution.

Ancienne élève de l'ENS Ulm-Sèvres, Agrégée de Sciences Naturelles, Docteure d'État du MNHN et Sorbonne Université (SU), elle a fondé et dirigé le Laboratoire BOREA (Biologie des organismes et écosystèmes aquatiques, MNHN, SU, CNRS, IRD, Univ Caen-Normandie, Univ Antilles) et co-dirigé l'Institut de l'Océan de l'Alliance Sorbonne Université. Elle est lauréate du Grand Prix de l'Académie des Sciences pour la coopé-

ration scientifique France-Taiwan et Chevalier de la légion d'honneur. Ses recherches portent sur l'origine et l'évolution des systèmes de régulations neuro-hormonales et leurs rôles dans l'adaptation des cycles biologiques, en particulier dans le contexte des effets du changement global sur la biodiversité marine. Elle est engagée dans la diffusion des connaissances scientifiques envers tous les publics.



© D.R.

FRANÇOIS GEMENNE

Professeur à HEC Paris, Chercheur FNRS et directeur de l'Observatoire Hugo à l'université de Liège.

Auteur principal du 6^e rapport du GIEC, il enseigne aussi à Sciences Po et à la Sorbonne. Il co-dirige l'Observatoire Défense et Climat et préside l'Alliance pour la Décarbonation de la Route. Ses recherches sont essentiellement consacrées à la gouvernance internationale du climat et des migrations. Il a notamment beaucoup travaillé sur les déplacements de populations liés aux dégradations de l'environnement, sur les politiques d'adaptation au changement climatique,

ainsi que sur les politiques d'asile et d'immigration. Très engagé, il préside le Conseil scientifique de la FNH, l'Observatoire de la Finance durable et l'ONG *Climate Voices*. Il est chroniqueur radio et dirige la collection « Politiques de la Terre » aux Presses de Sciences Po. Docteur en sciences politiques, il a enseigné dans plusieurs universités et publié de nombreux ouvrages, dont *L'écologie n'est pas un consensus*, *l'Atlas des migrations environnementales* et *l'Atlas de l'Anthropocène*.

11



L'EXPOSITION

SECTION 1 - RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL ?



LE VIVANT ET LE CLIMAT, UNE LONGUE HISTOIRE

La question des liens entre migrations et climat revêt aujourd'hui une importance accrue du fait du réchauffement climatique* qui est devenu une réalité pour l'ensemble des habitantes et des habitants de notre planète et, plus largement, du vivant. L'idée d'urgence climatique qui s'impose, à juste raison, et les perspectives souvent inquiétantes qui en découlent, nous donnent parfois l'impression qu'il s'agit là d'une préoccupation récente.

L'effet de nouveauté vient souvent du fait que pendant longtemps, le facteur environnemental n'était pas pris en compte, ou restait minoré, pour expliquer les déplacements humains comparativement aux motifs politiques ou économiques qui constituaient les deux principales catégories permettant de penser les migrations. Elles ont jusqu'ici structuré une gestion différenciée des dispositifs d'accueil : les motifs politiques permettent de solliciter une protection internationale définie par une législation établie tout au long du XX^e siècle, tandis que l'accueil des migrantes et des migrants pour d'autres motifs, particulièrement économiques, relève des décisions d'un État ou d'un groupe d'États. Depuis les années 1990-2000, le facteur environnemental oblige à reconsidérer ces modèles et à réfléchir à la façon de compléter les outils législatifs existants.

Pourtant, les migrations liées au climat sont bien consubstantielles de l'histoire de l'humanité et expliquent, pour partie, la répartition du vivant sur la Terre. Ainsi, les premières migrations de l'*Homo sapiens* hors d'Afrique, en direction de l'Europe, y sont liées ; entre -25 000 et -20 000 avant Jésus-Christ, le passage du détroit de Béring favorisé par le bas niveau des mers éclaire également le processus historique du peuplement de l'Amérique. De nombreux exemples venus du passé montrent que les catastrophes* et les bouleversements environnementaux sont une des causes de la migration. Se déplacer peut alors constituer une solution d'adaptation*. Le facteur environnemental met aussi en discussion le cadre d'analyse structuré en migrations forcées d'un côté, et migrations volontaires de l'autre. Ainsi, l'histoire et l'actualité nous fournissent des exemples de migrations contraintes liées au changement climatique* (celles des habitants de certaines régions du Bangladesh dont les terres inondées ne peuvent plus assurer la subsistance, par exemple), mais aussi de migrations pour lesquelles la contrainte, le choix et l'adaptation* s'entremêlent. La relocalisation en grande partie concertée des Kunas vivant dans l'archipel de San Blas au large du Panama en est une illustration. Enfin, il faut rappeler que pour d'autres populations, la migration est impossible : dans un monde clivé par de fortes inégalités de richesse et en proie à des conflits qui rendent encore plus périlleux les déplacements, les effets du changement climatique* qui s'ajoutent condamnent des groupes entiers à les subir sans pouvoir s'en extraire. En 2005, à La Nouvelle-Orléans, la population piégée dans la montée des eaux qui a recouvert la ville construite en grande partie sous le niveau de la mer était la plus pauvre, donc la moins équipée en moyens de partir ou de se loger ailleurs. Dans l'ensemble de la séquence s'entremêlent à l'échelle de la ville des considérations politiques, économiques et sociales, environnementales, qui conditionnent

du XIX^e siècle, l'émigration précède la destruction des récoltes par le mildiou dont le développement est favorisé par de fortes pluies. Le départ de 1,5 million d'Irlandaises et d'Irlandais entre 1845 et 1852 est accéléré et accentué par le régime de possession des terres établi par la domination britannique sur l'île, qui entretient la pauvreté des natifs au profit des *landlords*. De l'Ouest irlandais du milieu du XIX^e siècle, au Sahel de la seconde moitié du XX^e siècle, en passant par l'Oklahoma des années 1930, il y a toujours des logiques plurielles et superposées aux mobilités humaines.

➤ PORTRAIT : LES ARTISTES ÉTATSUNIENS DU *DUST BOWL* ET DE LA GRANDE DÉPRESSION

Les années 1920 étatsuniennes, surnommées les *Roaring Twenties*, sont un temps de rapide développement économique du pays. À la production en série installée par le taylorisme répond une consommation de masse stimulée par la publicité et le crédit. Le dynamisme économique triomphant des États-Unis, devenus la première puissance mondiale au sortir de la Grande Guerre, trouve son incarnation dans la verticalité des gratte-ciels et dans les audaces architecturales des grands centres urbains.

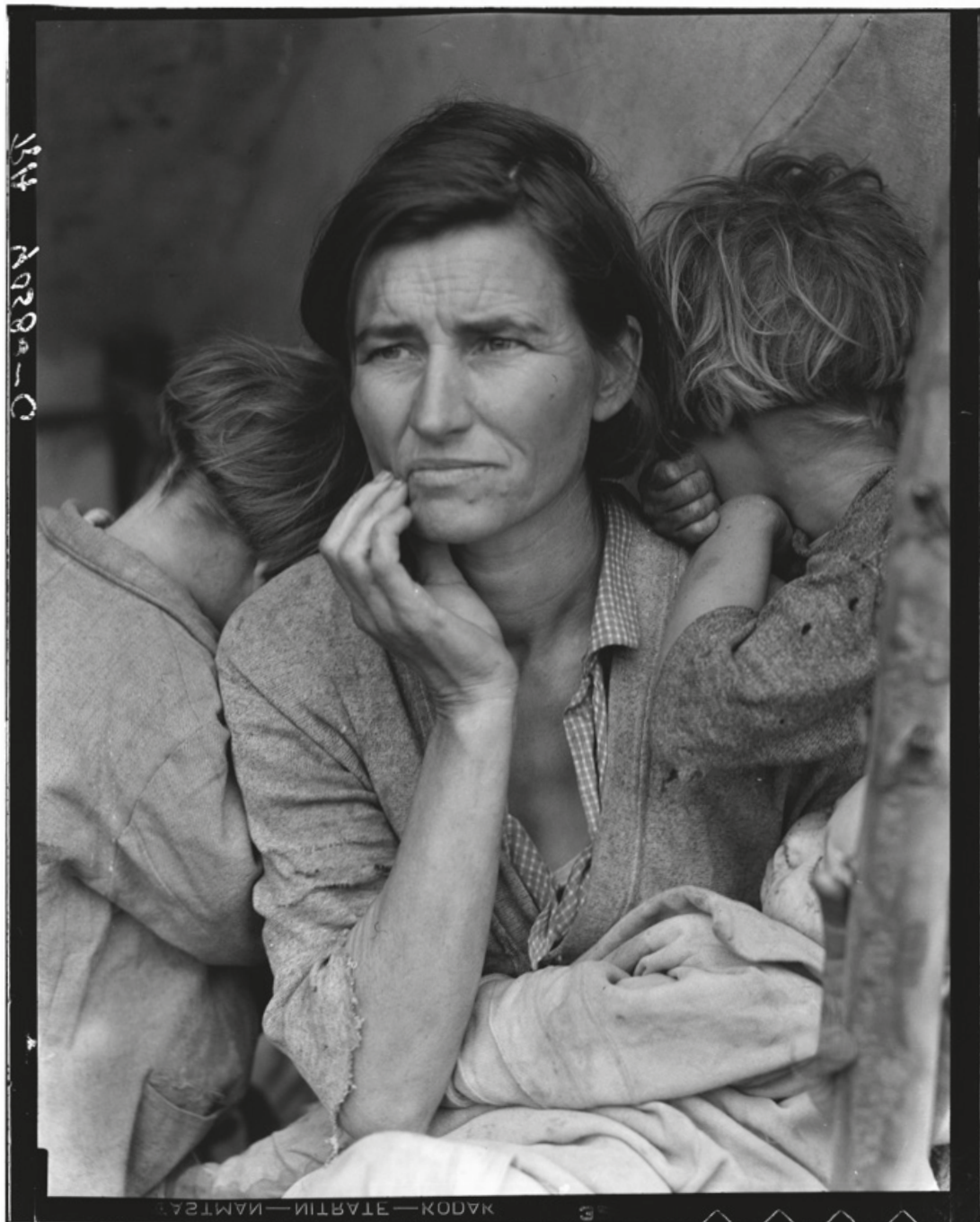
Dans les campagnes, l'agriculture est également entrée dans une phase de modernisation : mécanisation, augmentation des surfaces cultivées, utilisation d'intrants chimiques. Les sols sont mis à rude épreuve ; la surproduction entraîne une chute du prix des denrées agricoles. À partir de 1929, surchauffe économique et spéculation boursière s'additionnent et conduisent le pays, puis l'Europe et le monde, dans une crise majeure et généralisée. Au cours des années 1930, différents épisodes de sécheresse sévère affectent les Grandes Plaines, le cœur agricole des États-Unis. Ils aggravent encore l'état des sols et s'accompagnent de phénoménales tempêtes de poussière. C'est Robert Geiger, reporter au *Washington Evening Star*, qui utilise pour la première fois le terme *Dust Bowl* : ce dernier désigne la cuvette située au sud des Grandes Plaines, entre le Kansas, le Colorado, l'Oklahoma et le Texas, particulièrement affectée par le phénomène. Celui-ci atteint son apogée le 14 avril 1935, lorsque des chutes de poussières bouchent l'horizon, pénètrent dans les maisons des fermiers et dans leurs poumons, tuent le cheptel bovin, infectent les enfants de la « dust pneumonia ».

Des milliers de familles d'agriculteurs voient leurs récoltes détruites. Leur situation est d'autant plus périlleuse que le pays est en plein marasme économique : les chômeurs se comptent par millions, la pauvreté explose, les biens agricoles sont saisis par les créanciers. Deux millions et demi d'individus sont alors contraints de gagner l'ouest du pays, particulièrement la Californie, autre État agricole, qui charrie un puissant imaginaire de réussite et d'enrichissement. Cependant, les *Okies* (fermiers de l'Oklahoma) et autres migrants intérieurs des Grandes Plaines, damnés du rêve américain, ne trouvent à s'y employer qu'à de médiocres conditions.

La plongée dans la Grande Dépression d'un pays qui connaissait jusqu'alors une prospérité que l'on pensait inarrêtable sidère, interroge et mobilise tout à la fois. Sous l'impulsion du président Franklin Delano Roosevelt, élu en 1932, l'État fédéral met en place la *Farm Security Administration*. Cette agence, qui doit venir en aide aux fermiers les plus pauvres, comprend une division de

l'information et une section photographique dont fait partie, parmi d'autres comme Walker Evans ou Gordon Parks, Dorothea Lange. À partir de 1935 et pendant deux années, elle entreprend avec son mari Paul Taylor, professeur d'économie à Berkeley et spécialiste des conflits agricoles des années 1930, plusieurs voyages d'études sur le terrain, destinés à rendre compte de la situation des migrants ayant quitté le Middle West pour la Californie rurale.

C'est dans ce cadre qu'est prise la célèbre photographie *Migrant Mother* qui s'insère dans un ensemble plus vaste où sont documentées les thématiques de la route et de l'errance des familles.



Dorothea Lange, *Migrant Mother*, Nipomo, California, mars 1936 © Library of Congress, Prints & Photographs Division, FSA/OWI Collection, LC-USF34-009058-C.

Les travaux du bureau ont façonné nos représentations de la Grande Dépression étatsunienne et posé les bases d'une photographie humaniste jusqu'alors peu développée.

Musiciens, romanciers, poètes, peintres ou encore cinéastes ont à leur tour été saisis par l'ampleur de ce qui se déroulait sous leurs yeux. Leurs œuvres contribuent aujourd'hui à perpétuer la mémoire du *Dust Bowl*.

Ainsi, dès 1933 et jusqu'en 1936, Alexandre Hogue (1898-1994) réalise une série de six toiles intitulée « Érosion » qui témoigne du phénomène. Celle intitulée *Les rescapés de la sécheresse* (1936) compte parmi les plus marquantes de cet ensemble : sous l'effet de la tempête de poussière, les plaines auparavant fertiles sont devenues dunaires, elles se sont transformées en un paysage de désolation duquel l'humanité a disparu et où tant les machines que le bétail et la végétation sont sans vie.

En 1939, le romancier John Steinbeck (1902-1968) publie *Les Raisins de la colère*, roman pour lequel le prix Pulitzer lui est décerné l'année suivante. 1940 est aussi la date à laquelle le réalisateur John Ford (1894-1973) adapte le roman pour le cinéma. On y suit le voyage vers la Californie d'une famille de Okies, les Joad, dont la ferme a été saisie par les banques. Leur arrivée en terre promise ne sera que désillusions, entre salaires de misère, conditions de vie déplorables et abus des patrons contre lesquels il faut s'organiser.

La même année, le chanteur folk Woody Guthrie (1912-1967) enregistre *The Dust Balls Ballads*, pressé en deux ensembles de trois 78 tours. Également natif de l'Oklahoma, Guthrie a rejoint le Texas au début des années 1930. Le « Dimanche noir » du 14 avril 1935, lorsque l'État est touché par la pire tempête de poussière de la décennie, lui inspire la chanson « So Long, It's Been Good to Know You », et l'ensemble des titres enregistrés, tels que « I Ain't Got No Home », « Talking Dust Bowl », « Dust Pneumonia Blues » ou « Tom Joad », lui vaut le surnom de « troubadour du *Dust Bowl* ». Ils sont d'autant plus documentées que le guitariste a accompagné la migration des fermiers vers l'Ouest.

➤ FOCUS : MIGRATIONS ANIMALES ET TRANSHUMANES, DES STRATÉGIES ADAPTATIVES FACE AUX CONTRAINTES ENVIRONNEMENTALES

La migration animale est un comportement adaptatif qui permet à de nombreuses espèces de répondre aux variations des ressources dans l'espace ou dans le temps, des conditions climatiques et des pressions écologiques. Contrairement aux déplacements locaux, elles se caractérisent par leur régularité, leur directionnalité, ainsi que par leur fonction biologique précise, souvent liée à la reproduction, à l'alimentation ou à la survie hivernale.

Les migrations saisonnières sont parfois inscrites dans les gènes : c'est le cas des oiseaux migrateurs, du papillon monarque, des baleines à bosse ou des gnous d'Afrique de l'Est... La stratégie est alors d'accéder à des endroits favorables pour se nourrir ou pour se reproduire. C'est souvent un aller-retour répété chaque année.



Cloche pastorale utilisée lors des transhumances, Alpes (France, Europe), fin du XIX^e - début du XX^e siècle, Chambéry © Musée savoisien, inv. 2012.57471.

Les grandes migrations animales concernent des groupes variés : oiseaux, poissons, mammifères, insectes, voire reptiles. Chez les oiseaux, par exemple, les flux migratoires intercontinentaux sont bien documentés : de nombreuses espèces passent l'hiver sous les tropiques et reviennent nicher dans les zones tempérées ou boréales. La régulation de ces migrations repose sur des horloges biologiques internes synchronisées par la photopériode, ainsi que sur des systèmes de navigation complexes utilisant le champ magnétique terrestre, les repères visuels et olfactifs.

Chez les mammifères terrestres, les migrations sont souvent associées à la recherche de pâturages saisonniers. C'est le cas des grands herbivores arctiques comme les rennes (*Rangifer tarandus*), qui effectuent chaque année des migrations de plusieurs centaines de kilomètres entre les zones de mise bas estivales en toundra et les forêts boréales hivernales. Leur déplacement en hardes suit un rythme annuel précis, guidé par les conditions de neige, la présence de prédateurs et l'abondance de lichens, leur principale ressource hivernale.

Dans le cadre des pratiques pastorales humaines, on utilise le terme « transhumance ». La transhumance consiste en des déplacements saisonniers de troupeaux accompagnés par l'homme, entre vallées et alpages.

Ce système traditionnel, particulièrement répandu dans les zones de montagne (Alpes, Pyrénées, Caucase), présente des similitudes fonctionnelles avec les migrations animales : il optimise l'usage des ressources fourragères, réduit la pression sur les écosystèmes, et s'inscrit dans des cycles annuels. Les migrations animales sont aujourd'hui soumises à de multiples menaces anthropiques. Le changement climatique* modifie les régimes de neige et de végétation dans l'Arctique, perturbant

les cycles migratoires des rennes. De plus, les infrastructures linéaires (routes, oléoducs, clôtures) fragmentent les corridors migratoires et accroissent la mortalité directe.

La migration, loin d'être un simple déplacement, constitue une stratégie évolutive complexe, essentielle à la résilience* des populations animales et au fonctionnement des écosystèmes.

NOTICES D'ŒUVRES

➤ ABRAHAM ANGHIK RUBEN, *SHARED MIGRATION*, 2013

À Berne, en Suisse, le musée Cerny réunit quelque 1 800 œuvres d'art réalisées par des communautés autochtones arctiques, du Canada et de Sibérie, parmi lesquelles des sculptures, des masques et des vêtements traditionnels. Ces œuvres de pierre, de bois ou d'os sont fortement inspirées par la nature, les traditions, les mythes et légendes du Grand Nord, ou encore le chamanisme.

Abraham Anghik Ruben est né en 1951 dans un camp, près de Palatuk, village côtier des Territoires du Nord-Ouest canadiens, à plus de 160 kilomètres au-dessus du cercle polaire arctique. Son père était chasseur, et sa mère conteuse et « gardienne des traditions culturelles ». Enfant, il connaît, aux côtés de ses parents, le mode de vie nomade des Inuvialuit — Inuits vivant dans l'ouest de l'Arctique ca-



Abraham Anghik Ruben, *Shared Migration*, 2013 © Museum of Contemporary Circumpolar Art, Berne, Suisse, inv. 2015.01

nadien —, fait de déplacements à l'aide de chiens de traîneau et de chasse au caribou. Avant que ces lieux et modes de vie soient menacés par le changement climatique*, il subit une migration forcée, organisée par le gouvernement canadien. Comme nombre d'enfants des peuples autochtones du Canada, sur ordre du gouvernement du pays, il est arraché à sa famille pour être sédentarisé, scolarisé et christianisé. L'artiste y perd la pratique de sa langue

maternelle et en reste profondément traumatisé. C'est aussi un déclencheur pour opérer, une fois devenu adulte, un retour à ses origines : raconter par ses sculptures le mode de vie inuit, les mythes et croyances de son peuple, ainsi que l'histoire des contacts établis entre les Inuits et les Vikings.

Pour *Shared Migration*, Abraham Anghik Ruben convoque le dieu Odin, divinité centrale du panthéon scandinave. Odin est aussi un shaman, intercesseur entre les humains et les esprits. Connu pour ses capacités de métamorphose, il est ici représenté voyageant avec des loups, des phoques, des baleines et des humains associés dans une destinée commune. C'est notamment pour cette raison que la sculpture est présentée en introduction de l'exposition qui souhaite prendre en compte aussi bien le vivant humain que non humain dans ce que produit le changement climatique*.

➤ JAN BRUEGHEL I DIT BRUEGHEL DE VELOURS, *L'ENTRÉE DANS L'ARCHE*, 1600

Jan I est un des membres éminents d'une des grandes dynasties de la peinture flamande comprenant son père, Pieter Brueghel, dit l'Ancien (environ 1525-1569), affilié à la Renaissance flamande, son frère aîné Pieter le Jeune, dit d'Enfer, ainsi que ses deux fils. Il est lui-même initié à la peinture par sa grand-mère qui l'élève et réalise aussi des miniatures à la détrempe (à l'eau).

Il est surnommé « de Velours » en raison de sa grande maîtrise des fondus et des dégradés, ainsi que de son coup de pinceau. Il se distingue aussi par son souci du détail et de la précision qui en fait un peintre renommé dans toute l'Europe du ^{xvi}^e siècle, tout particulièrement pour ses tableaux de bouquets de fleurs.

Il peint également certains épisodes bibliques, parmi lesquels celui de l'arche de Noé, très adapté aux capacités descriptives de Jan Brueghel l'Ancien. Pour punir les hommes, Dieu décide de purifier la Terre par un grand déluge. N'épargnant que la vie de Noé et de sa famille, il missionne ce dernier pour construire une arche sur laquelle un couple de chaque espèce d'oiseaux et de bêtes pourra monter. En 1872, un assyriologue du British Museum traduit un récit similaire depuis une tablette mésopotamienne gravée en cunéiformes relatant l'épopée de Gilgamesh.

La similitude et l'ancienneté des deux récits viennent nous rappeler que l'environnement a depuis bien longtemps joué un rôle dans la manière dont le vivant habite la Terre et s'y déplace. Parfois, il conditionne l'installation de groupes humains sur un territoire ; parfois, des catastrophes* ou de subites dégradations des conditions climatiques poussent le vivant humain et/ou non humain à s'exiler vers d'autres lieux de vie.



Brueghel de Velours (dit), Brueghel Jan I, *L'Entrée dans l'Arche*, 1600 © Grand Palais RMN/Thierry Ollivier.

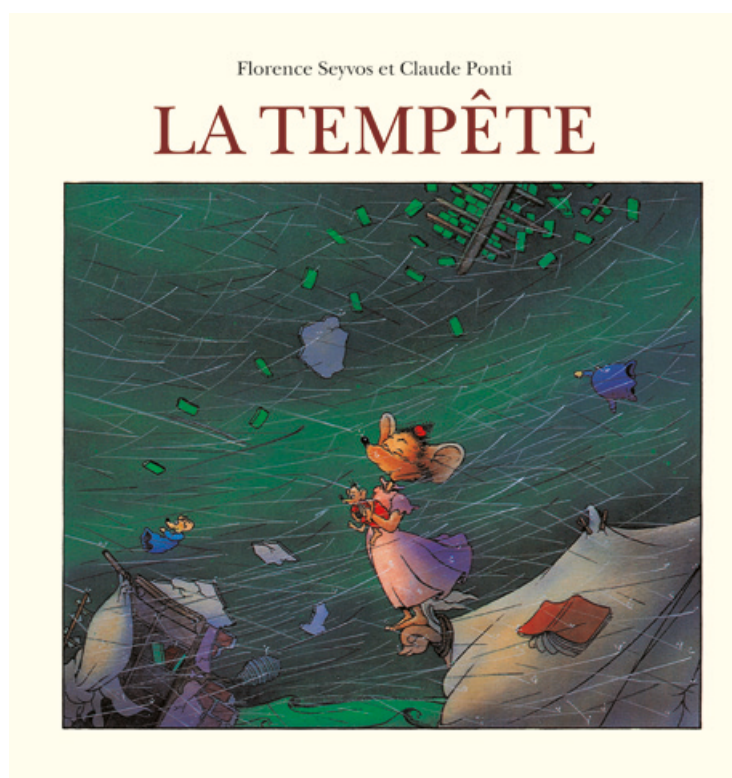
➤ CLAUDE PONTI, *LA TEMPÊTE*, 2002

De son vrai nom Claude Ponticelli, Claude Ponti est un dessinateur de presse passé à la littérature illustrée de jeunesse lors d'un premier cycle d'ouvrages créé pour sa fille Adèle dans les années 1980. Signature phare des éditions de L'École des loisirs, il est devenu une figure marquante de ce domaine littéraire en plein développement aussi en raison de ses néologismes et de ses pirouettes de langage.

En 2002, il illustre *La Tempête*, une histoire écrite par Delphine Seyvos, dans laquelle Clarisse, une petite souris, affronte dans sa maison une forte tempête à laquelle elle résiste blottie dans son lit où sont venus la rejoindre ses parents. La peur qu'aurait dû engendrer la violence du phénomène, dont les vents

finissent par emporter la maison de Clarisse, est conjurée par la présence des parents auprès de leur enfant et par celle de quelques objets familiers conservés avec eux dans le lit. Emporté par les vents, celui-ci finit sa course dans la plaine, sans que la cellule familiale ait été affectée par l'événement.

Ce n'est pas la première fois que l'auteur illustre et questionne dans un récit le rapport à la nature qui, chez lui, reste toujours complexe, source de curiosité et d'interactions inattendues. En 1992, la famille d'Hipollène trouve ressources et refuges dans *L'Arbre sans fin*, qui constitue son lieu de vie. Puis en 1998, dans *Ma vallée*, Claude Ponti emmène son lectorat à la découverte du monde



Florence Seyvos et Claude Ponti, *La Tempête*, 1995 © L'École des loisirs

des Touim's et de leur vie au fil des saisons dans une nature préservée. Plus récemment, il a également publié *Blaise, Isée et le Tue-Planète*. Le titre de l'ouvrage publié en 2021 fait davantage écho à la crise climatique : le livre met en scène un monstre qui ravage la planète et qu'il va falloir arrêter.

Depuis les années 1970, la question climatique intéresse l'édition de littérature de jeunesse. Le sujet est aujourd'hui devenu un incontournable du secteur avec un fort éclectisme des approches : valorisation et promotion des écogestes selon un angle très individualisé s'opposent aux œuvres qui choisissent de s'appuyer sur l'engagement collectif et la solidarité. Elles côtoient des récits utopiques/dystopiques et des histoires de résilience*. L'éventail des positionnements se révèle très large, et l'équilibre souvent périlleux à trouver pour s'adresser à un jeune public parfois frappé d'écoanxiété, auquel il importe de faire saisir les enjeux* complexes du processus à l'œuvre sans catastrophisme ni angélisme.

L'EXPOSITION

SECTION 2 - DÉSÉQUILIBRES : QUAND LE CHANGEMENT CLIMATIQUE* MENACE LE VIVANT

TOUS INÉGAUX MAIS TOUS CONCERNÉS PAR LE CHANGEMENT CLIMATIQUE*

Le réchauffement climatique* désigne un changement du système climatique global qui s'opère à l'échelle de la planète entière. Ce processus est en partie dû aux activités humaines qui modifient les grands équilibres des milieux et des environnements. Il n'a cessé de s'amplifier et de s'accélérer depuis le début de l'ère industrielle. L'expression « dérèglement climatique » permet de mieux caractériser le processus à l'œuvre car, pour certaines régions, les modifications se traduisent par des saisons froides plus marquées ou par des saisons des pluies perturbées. Aujourd'hui, la dégradation généralisée s'évalue plus spécifiquement au travers de l'extrême variété et de la grande rapidité des bouleversements et des catastrophes* environnementales. La notion d'urgence climatique introduit ainsi l'idée que l'étendue des transformations en cours et la fréquence des aléas* rendent l'adaptation* du vivant humain et non humain de plus en plus difficile et exigeante. Mettre les bons mots sur les différents aspects du processus actuel permet d'en avoir une meilleure intelligibilité.

D'évidence, nous ne sommes pas toutes et tous égaux devant les transformations du climat. Les principales victimes — celles pour qui développer des stratégies d'adaptation* est souvent le plus difficile et le plus coûteux — sont logiquement les plus pauvres. Cependant, paradoxalement, ces personnes sont très majoritairement celles dont les activités pèsent le moins dans les dégradations de l'environnement. En l'occurrence, raisonner à l'échelle des États n'est pas forcément nécessaire : celle des communautés, des villes, des quartiers, des régions ou de la planète suit généralement la même logique.

Ces inégalités que nous avons longtemps perçues comme lointaines affectent désormais l'ensemble du territoire national, tant métropolitain qu'ultramarin. C'est pourquoi la brassée d'études de cas qui compose la seconde section de l'exposition « Migrations et climat » s'ouvre par deux exemples français. Les tempêtes *Xynthia* (Vendée, 2010) et *Dikeledi* qui succèdent au cyclone *Chido* à Mayotte (2024-2025) rappellent l'accélération autant que l'inflation des épisodes climatiques violents qui ne sont plus l'apanage d'ailleurs lointains.

Les différentes études de cas, de la Louisiane au Soudan du Sud, du delta du Mékong aux terres arctiques, montrent la complexité des situations et le rapport différencié des populations aux défis imposés par le réchauffement/dérèglement climatique. Elles disent la variété des leviers qui peuvent être actionnés, ainsi que la superposition des paramètres à prendre en compte pour faire face à des situations très différentes : les actions en cours ou à venir (relocalisation des habitants de l'île de Jean Charles en Louisiane) côtoient des initiatives qui se projettent à plus long terme (actions de prévention pour faire advenir une société pacifiée au Soudan du Sud) ; l'aspiration

à la préservation de traditions et de modes de vie ancestraux d'une partie des membres des peuples autochtones du cercle arctique ou des habitants du Soudan du Sud n'est pas forcément partagée par les plus jeunes, dont les désirs ne sont pas moins légitimes. Le processus en cours invite aussi à repenser les équilibres villes/campagnes qui font écho à la partition des activités économiques entre agriculture/élevage et industrie, telle qu'on l'observe dans l'exemple du delta du Mékong. Loin des incantations et des solutions toutes faites, ces études de cas font entendre la voix de celles et ceux dont les vies sont d'ores et déjà bouleversées par le réchauffement et le dérèglement climatique. Elles documentent et interrogent les capacités d'adaptation* et de résilience* des populations affectées, elles bousculent nos représentations façonnées par les discours médiatiques sur un sujet qui suscite de nouveaux engagements politiques.

Les changements globaux du climat indiquent dès maintenant que l'ampleur des déplacements ne fera que s'accroître. Longtemps résumées par les images d'ours polaires en perdition sur une banquise en décomposition, les représentations médiatiques du dérèglement et du réchauffement climatique* se sont diversifiées, englobant les déplacements de l'ensemble du vivant. Toutefois, l'aspect spectaculaire des images choisies et montrées pour documenter le sujet est à double tranchant : la louable volonté d'alerter peut susciter des engagements, mais d'un autre côté, elle produit un effet de sidération ou un trop-plein d'émotions peu propice à une analyse nuancée. Aux images s'ajoutent les discours et instrumentalisation politiques. Nombre de médias reprennent un vocabulaire anxiogène (« tsunami », « submersion », « déferlement », « crise ») déjà mobilisé pour alimenter les théories du « grand remplacement ». Ce discours prend dans ses filets, outre les migrations pour motifs politiques et économiques, les migrations environnementales dépeintes comme un facteur d'aggravation d'une menace submersive fantasmée. En effet, la réalité montre que les personnes qui se déplacent à la suite d'une catastrophe* environnementale ou du changement climatique* quittent rarement leur pays. Tout au plus se rendent-elles, parfois temporairement, dans un État voisin. Cela n'empêche pas ces formations politiques, d'autant plus lorsqu'elles sont issues de pays riches, principaux pollueurs et responsables du changement climatique*, de stigmatiser les vraies victimes, et d'associer protection des frontières et préservation de l'environnement. Ce nouveau paradigme des discours xénophobes est appelé « eco-bordering », ce qui pourrait se traduire par « écofrontiérisme » : il lie préservation de l'environnement et politiques de fermeture des frontières. Il s'oppose à d'autres courants de pensée et mouvements plus tolérants, tels les Pacific Climate Warriors, qui souhaitent venir en aide aux populations contraintes de se déplacer en raison du réchauffement et du dérèglement climatique.

➤ **PORTRAIT :** **TIDE, TALENT INITIATIVE FOR DEVELOPMENT,** **AU SOUDAN DU SUD**

Le Soudan du Sud est le plus jeune pays du monde. Il a obtenu son indépendance en 2011, après des années de domination britannique et égyptienne, puis de guerre civile, pour gagner son autonomie vis-à-vis du Soudan. En 2013, le Soudan du Sud connaît une nouvelle guerre civile, terrible conflit qui se termine en 2020. Des déplacements massifs de population ont alors lieu : on estime en effet que 4 millions de Soudanais du Sud ont dû quitter le pays — l'Ouganda en accueille une grande partie — ou changer de lieu de résidence à l'intérieur de ses frontières.



TIDE South Soudan, *Les réfugiés internes du camp de Mangalla (Soudan du Sud)*, 2025 © TIDE SSD / EPPPD - MNHI

Aujourd'hui, ces déplacements perdurent à cause du dérèglement climatique, dont les conséquences sont encore aggravées par la pauvreté et par des tensions armées persistantes, que le gouvernement peine à résorber. Sur le front climatique, depuis plusieurs années, les saisons des pluies qui se font de plus en plus violentes et imprévisibles s'ajoutent aux eaux de crue des fleuves du bassin du Nil Blanc. De vastes zones, au centre et au nord-est du Soudan du Sud, ont été submergées, et des inondations soudaines ont eu lieu dans d'autres parties du territoire qui n'y étaient pas habituées : champs, maisons, matériel agricole, troupeaux, semences et stocks de nourriture sont engloutis dans le désastre. Privées de tout moyen de subsistance, les populations n'ont d'autre choix que de fuir. Dans ces zones, on observe également une recrudescence du paludisme. En contrepoint, la saison sèche se fait de plus en plus chaude, provoquant elle aussi des déplacements de population, cette fois-ci liés au manque d'eau. En 2024, 379 000 personnes ont été forcées de se déplacer à la suite des inondations⁽¹⁾. En 2025 le Soudan du Sud compte 1,8 million de déplacés internes (toutes causes confondues⁽²⁾), c'est-à-dire 15 % de la population totale du pays (11,5 millions). Le pays est, pour toutes ces raisons, un exemple qui montre de façon très précise le caractère multifactoriel des migrations.

1. United Nations Office for the Coordination of Humanitarian Affairs (OCHA), « South Sudan: Floods Snapshot (As of 29 November 2024) », 29 novembre 2024. En ligne sur <https://www.unocha.org/publications/report/south-sudan/south-sudan-floods-snapshot-29-november-2024>.

2. United Nations High Commissioner for Refugees (UNHCR), « South Sudan - Refugee, Returnee and IDP Map — 28 February 2025 », 28 février 2025. En ligne sur <https://data.unhcr.org/en/documents/details/115255>.

C'est dans ce contexte qu'intervient l'organisation non gouvernementale TIDE — Talent Initiative for Development —, fondée en 2019 par Samse Sam, un jeune musicien et militant soudanais réfugié* en Ouganda après la mort de ses parents pendant la guerre civile. À des fins d'information et de sensibilisation, TIDE produit des pièces radiophoniques et de courts films, captant la parole des déplacés qui peuvent ainsi témoigner de leurs trajectoires de vie bouleversées par le changement climatique*. L'organisation promeut le dialogue et la médiation à l'intérieur des camps où ces personnes ont trouvé refuge, dans un objectif de développement et d'apaisement des tensions, et dans l'espoir de transformer une société marquée par la violence et clivée en bien des points.

Le court métrage proposé dans l'exposition « Migrations et climat » donne la parole aux déplacés de l'État de Jonglei, situé au nord-est de la capitale du Soudan du Sud, contraints de fuir les inondations qui menaçaient gravement leur sécurité alimentaire. Aujourd'hui installés plus au sud, à Mangalla, avec 100 000 autres déplacés de l'intérieur, ils sont confrontés à la sécheresse. Les réfugiés* témoignent de leur parcours jusqu'au camp, ainsi que de leurs nouvelles conditions d'existence marquées par le manque de nourriture, d'eau, d'éducation et d'accès aux soins.

Les plus jeunes sont plus spécifiquement concernés par les activités éducatives et artistiques proposées par l'association TIDE, qui s'appuie sur la musique et les arts pour promouvoir son message de réconciliation. Contrairement à leurs parents, les jeunes générations ne souhaitent pas forcément retourner sur leur ancien lieu de vie. Au contraire, ce déplacement leur a ouvert la perspective de s'installer dans des zones urbaines pour y poursuivre leur scolarité et envisager des études.

➤ FOCUS : MIGRATIONS ET CLIMAT, POIDS DES MOTS ET CHOC DES PHOTOS

Le traitement médiatique des questions climatiques et de leurs corolaires migratoires pour toutes les formes du vivant s'est concentré, dans un premier temps, sur des images qui permettaient de mettre le sujet à une bonne distance kilométrique. Dans ce cadre, celle de l'ours polaire affamé flottant sur son morceau de banquise en décomposition a longtemps servi d'illustration incontournable aux reportages ou aux campagnes de sensibilisation. Le temps des images chocs est loin d'être révolu, comme l'illustre, par exemple, la conférence de presse de Simon Koffe, ministre des Affaires étrangères des îles Tuvalu, qu'il a donnée en costume mais les pieds dans l'eau, pour s'adresser aux délégués de la COP 26. La puissance d'interpellation de la mise en scène, ainsi que la capacité de ce type d'image à susciter des émotions fortes autant que de la viralité, constituent, en quelque sorte, la garantie d'un arrêt sur le sujet, un instant, dans le flux mondialisé de l'information qui accompagne nos quotidiens.

Le traitement médiatique des questions migratoires et climatiques qui s'abreuve pourtant souvent aux mêmes sources n'est pas sans produire de la confusion, tant les instrumentalisation politiques prennent souvent le pas sur les analyses et argumentaires scientifiques. Ainsi, après avoir ménagé une importante surface d'exposition aux discours climatosceptiques, l'espace médiatique relaie les discours de criminalisation des défenseurs du climat, volontiers taxés d'« écoterroristes » lors de leurs mobilisations les plus actives. La diffusion de projections chiffrées hasardeuses concernant

les migrations humaines ou de vues esthétisées des catastrophes* liées au dérèglement climatique — l'exercice est particulièrement probant pour les mégafeux — entretient aussi la confusion quant aux menaces qui pèsent sur l'environnement et sur le vivant.

Ces approches fourre-tout, souvent illisibles, car de surcroît soumises au rythme effréné de l'information, mobilisent un vocabulaire d'interpellation et d'alerte sur la « crise » climatique, donnant à croire que le phénomène n'est que passager. Ainsi, l'intelligibilité d'un processus long qui s'accélère fortement et qui met en jeu les capacités d'adaptation* du vivant apparaît moins aisée.

Pour autant, la place accrue de ces sujets dans les médias contribue à éveiller les consciences quant à l'urgence climatique, interdisant désormais certaines pratiques journalistiques : en juin 2002, la photo d'un homme torse nu prenant le soleil pour illustrer un article de *Libération* dans lequel un climatologue alertait sur la multiplication des épisodes de fortes chaleurs a provoqué des protestations telles que le quotidien a dû faire amende honorable. Depuis, différents médias et journalistes, indépendants, privés ou du secteur public, ont ratifié la charte « pour un journalisme à la hauteur de l'urgence écologique ». Le spectre du traitement médiatique des urgences migratoires et climatiques s'est quelque peu élargi : moins lointains, plus incarnés, les épisodes plus nombreux sont documentés à hauteur d'hommes et de femmes ordinaires, évacués après des inondations, des feux de forêt, des épisodes de sécheresse. Cette tendance au retour à l'ordinaire favorise l'identification, mais son impact est, pour l'heure, incertain.

Dans ce foisonnement d'images et de discours, il est souvent bien difficile de rendre audible une réflexion étayée par des données scientifiques et des analyses issues des sciences sociales, de penser et initier des réponses collectives tant à l'échelle locale que mondiale qui puissent s'emparer



Arnaud Finistre, *Ferme inondée à Aisy-sur-Armançon, France, avril 2024* © Arnaud Finistre - AFP

des questions migratoires liées au changement climatique* avec toute la nuance et toute la complexité requises. Cette cacophonie, rendant plus difficile la compréhension des processus à l'œuvre, ouvre un espace pour l'énonciation de théories infondées dans lesquelles la préservation de la nature et de l'environnement est conditionnée au rejet des migrations. Entre retour à la terre, idéalisation d'une nature inviolée, repli nationaliste et discours xénophobes, l'« ecobordering », ou « écofrontiérisme », est une nouvelle manière de s'emparer de la question écologique sans renoncer à une grammaire nationaliste, xénophobe et sécuritaire.

NOTICES D'ŒUVRES

➤ LUCY + JORGE ORTA, *ANTARCTIC VILLAGE – NO BORDERS*, 2007-2021

Lucy Orta est née en Angleterre en 1966, et vient du stylisme. Jorge Orta est né en 1953, en Argentine, pays où, durant les années de dictature, il a développé différentes pratiques artistiques — art vidéo, mail art, performances de grande ampleur — dont les contenus visaient à interpeller les consciences. Installé en France depuis 1984, il y rencontre Lucy au début des années 1990. Depuis cette date, les deux artistes travaillent en association sous le nom de Lucy + Jorge Orta. Ensemble, ils continuent d'interpeller le public sur les grands enjeux* du monde contemporain : urgence climatique, épuisement des ressources, déplacement des populations. Tous deux pensent leur art comme un levier de changement social.



Lucy + Jorge Orta, *Antarctic Village – No Borders, Dome Dwelling*, 2007-2021. Courtesy of Lucy + Jorge Orta, © EPPPD - Musée national de l'histoire de l'immigration © Adagp 2025, inv. 2024.20.1

En 2007, ils se lancent dans le projet « Antarctic Village — No Borders ». Ce territoire doté d'un statut particulier les intéresse. Régi par le Traité de l'Antarctique ratifié en 1959 et dont le nombre de pays signataires atteint aujourd'hui 50, il ne comporte aucune base militaire, et n'a pas de gouvernement. Ses ressources minérales, animales et végétales sont protégées. Sans présence humaine autochtone ni permanente, l'Antarctique est le domaine des scientifiques.

Leur installation consiste en un village éphémère de tentes déployées sur place avec l'aide de l'équipe de la base antarctique Marambio, vers la fin de l'été austral. Sur la toile grise des abris dômes sont cousus des drapeaux du monde entier ainsi que des vêtements. Un drapeau imaginé de l'Antarctique, emblème supranational, composé d'une multitude d'autres, est planté à l'orée du village. Tous ces textiles associés disent la traversée des frontières par une humanité en migration. L'installation convoque, sur un territoire dont le statut singulier s'y prête, l'utopie et l'espoir d'une humanité plus solidaire et plus soucieuse de protéger son environnement. Si l'Antarctique dénote par son statut, il n'est pas épargné par les retombées du réchauffement climatique* : une étude récente sur l'espèce endémique des manchots empereurs prévoit son extinction pour 2100.

Pièces centrales du projet *Antarctica*, le village et le drapeau sont complétés d'un bureau des passeports internationaux. Le voyageur peut renseigner le titre et y lire un article 13.3 ajouté à la Déclaration universelle des droits de l'homme des Nations unies : « Tout être humain a le droit de se déplacer librement et de circuler au-delà des frontières vers le territoire de son choix. Aucun individu ne peut avoir un statut inférieur à celui du capital, des marchandises, des communications et de la pollution qui ignorent toute frontière. »

JÉRÉMIE MOREAU, LES PIZZLYS, DELCOURT, 2022

Nathan, Zoé et Étienne sont orphelins. Nathan, l'aîné, est chauffeur de taxi. Il enchaîne les courses jusqu'à l'épuisement pour pouvoir s'occuper de sa fratrie, mais il est incapable de s'orienter sans GPS. Les deux plus jeunes, souvent livrés à eux-mêmes, passent leur vie les yeux rivés sur leur téléphone. Le cours de ces existences modernes, urbaines et aliénées est bouleversé lorsque Nathan doit emmener Annie, en partance pour son Alaska natal, à l'aéroport. Après un accident de voiture, il accepte sa proposition de tout quitter pour la suivre dans le Grand Nord. Tout en se reconnectant à la nature, la fratrie découvre la vie du peuple gwich'in, menacée par les conséquences du changement climatique* (décalage des saisons, recul des glaces, disparition du gibier, mégafeux) et par l'exploitation des ressources de son territoire par des multinationales prédatrices. Dans une nature malmenée apparaissent à plusieurs reprises des pizzlys, croisement entre l'ours polaire et le grizzly, une des premières espèces hybrides nées de l'adaptation* au dérèglement climatique.

Jérémie Moreau est un jeune et prolifique auteur de bande dessinée, art qu'il pratique en solitaire ou accompagné, puisqu'une de ses premières collaborations l'associait à Wilfrid Lupano pour *Le Singe de Hartlepool*, en 2012. Avec d'autres auteurs et dessinateurs, il s'intéresse à l'Anthropocène. Le neuvième art s'est emparé du sujet de bien des manières : approches documentaires et reportages dessinés, productions éducatives vulgarisant les conclusions institutionnelles, récits dystopiques, etc., sont autant de propositions qui jouent avec les échelles de temps



Jérémie Moreau, Les Pizzlys, 2022 © Éditions Delcourt

et d'espace. Dans cet éventail, Jérémie Moreau se distingue par sa sensibilité particulière : délaissant la collapsologie, sans dogmatisme, il se montre attentif aux adaptations* du vivant sans transiger sur la violence des phénomènes à l'œuvre. Pour *Les Pizzlys*, il s'est notamment appuyé sur les travaux de l'anthropologue Nastassja Martin qui, avant d'être connue du grand public pour son récit *Croire aux fauves*, a publié *Les Âmes sauvages : face à l'Occident, la résistance d'un peuple d'Alaska*. L'approche anthropologique lui permet de problématiser les liens entre toutes les formes de vivant qui se prolongent jusque dans la spiritualité gwich'in, et apportent rêve et poésie au récit. Le travail de Jérémie Moreau résonne également avec celui de Katie Orlinsky, qui photographie les communautés inupiat, gwich'in et inuvialuit depuis plus de dix ans. Elle documente par l'image les mutations de leur environnement : diminution catastrophique de la population de caribous, effondrements du pergélisol (sol gelé en permanence), fonte de la banquise.

Enfin, la mise en couleur de l'histoire confronte un univers urbain sombre à une nature colorée, parfois fluorescente, du Grand Nord, qui s'en trouve magnifiée. Ces procédés narratifs et figuratifs permettent de mettre les enjeux* du sujet à la portée de toutes et de tous.

GHAZEL, MARÉE ROUGE, 2014

Ghazel, née à Téhéran en 1966, est une artiste d'origine iranienne qui a quitté son pays en 1986 pour étudier à Montpellier, dans le sud de la France. Après l'obtention de son diplôme, elle s'installe entre la France et l'Allemagne pour y exercer ses activités de création, tout en restant en contact étroit avec son pays natal où elle retourne et réside régulièrement. Elle manie aussi bien la performance que la création vidéo, la photographie ou la peinture. Son travail d'artiste est traversé par les thèmes du nomadisme, du déracinement, des appartenances, étant elle-même toujours entre deux mondes : celui de l'Occident et celui de l'Iran. Elle s'intéresse également aux questions contemporaines de conflictualités, d'identités et de migrations, les unes complexifiant les autres.

La carte constitue pour Ghazel un support malléable pour proposer ses représentations d'un monde dans lequel elle circule et dont elle souhaite restituer, à sa manière, les enjeux* géopolitiques au présent, dans leurs dimensions spatiales, humaines et environnementales. Que ses planisphères, cartes imprimées iraniennes, offrent une vue large ou partielle du monde habité, toutes portent la trace d'une humanité mobile prise entre les racines profondes et nombreuses d'un arbre et ses branches aux ramifications étendues. Des valises sont posées en différents endroits du monde, des points d'ancrage figurés par des maisons apparaissent également.

La série en triptyque des « Marées rouges » donne à voir un monde sur lequel une peinture écarlate a été apposée, allant jusqu'à couler sur le support pour submerger le planisphère. Elle donne naissance à une vision d'un monde en danger, menacé par les conflits, dans lequel une partie de l'humanité est contrainte à l'exil, remisant les drapeaux aux marges terrestres. Le titre du triptyque y ajoute la question écologique. Menaces politiques, urgence climatique et migrations à l'échelle planétaire se lisent dans une même démarche créative. Le monde s'en retrouve déformé, transfiguré, recouvert par une « Marée rouge » qui questionne notre devenir.



Ghazel, *Marée rouge*, 2014 © EPPPD - Musée national de l'histoire de l'immigration, inv. 2019.21.1.3

L'EXPOSITION

SECTION 3 - QUE FAIRE ?



UNE PLURALITÉ DE SOLUTIONS

Ralentir le réchauffement climatique* suppose de réduire les émissions de gaz à effet de serre par la mise en œuvre de politiques concertées et strictement appliquées permettant d'obtenir rapidement des résultats. Or, d'une part, le processus du réchauffement climatique* ne s'arrête pas instantanément et, d'autre part, les tentatives d'action à l'échelle internationale se révèlent, pour l'heure, inabouties, insuffisantes, donc peu efficaces. Pour les populations et le vivant que le changement climatique* menace déjà, l'attente n'est pas une option, et la recherche de solutions adaptées aux situations vécues est aussi indispensable qu'urgente.

Selon les possibilités et le type de problématiques auxquelles elles sont exposées, les communautés mettent en œuvre différentes solutions. Dans les régions en proie à l'aridité, la quête de nouvelles ressources en eau est au centre des préoccupations. Ainsi, dans le Ladakh, la fonte des glaciers himalayens, de plus en plus précoce dans l'année, prive les cultures d'eau au printemps. La constitution de monticules de glace, ou stupas — le nom est inspiré de la forme des petits temples ou des statues bouddhistes —, à partir de l'eau captée dans les ruisseaux pour la rediriger ensuite, fondue, vers les cultures permet de combler l'absence d'eau lors de la période des semis. Ailleurs, comme dans l'Anti-Atlas marocain, des filets emprisonnent l'humidité des nuages : l'eau captée pourvoit les villages isolés en eau courante et autorise l'agriculture.

Dans les régions où la montée des eaux et les inondations portent atteinte aux conditions de vie des populations, d'autres initiatives tentent de faire face aux conséquences du réchauffement climatique*. En Asie du Sud, au Bangladesh, lors de la saison des moussons, des bateaux relient les villages isolés par la montée des eaux et deviennent des écoles flottantes itinérantes assurant la scolarisation de milliers d'élèves. En Océanie, au Vanuatu, les savoirs traditionnels sont réinvestis afin de disposer d'un habitat plus résistant aux manifestations rapprochées du dérèglement climatique, telles que les fortes tempêtes ou les cyclones. Si certaines communautés exposées parviennent à se maintenir dans leurs lieux de vie grâce aux solutions mises en œuvre, d'autres, au contraire, envisagent la migration ou la relocalisation comme un moyen d'adaptation*. Les Kunas du Panama vivaient jusque récemment dans les îles de l'archipel de San Blas, rendues invivables par la montée des eaux. Un projet de relocalisation concerté a été mis en œuvre par le gouvernement, et les Kunas ont été réinstallés sur le continent. La réussite de l'entreprise est conditionnée à la possibilité pour les populations concernées de maintenir les liens sociaux, d'emporter avec elles leurs traditions et leur culture.

La plupart de ces projets et initiatives est soutenue par les organisations internationales, que celles-ci soient placées sous l'égide des États ou non gouvernementales. Cependant, la question se pose d'aller au-delà de ces participations. Aussi, le débat sur la création d'un éventuel statut de « réfugié* climatique », susceptible de mieux protéger les victimes — dont la majeure partie, rappelons-le, n'est pas la première responsable de la dégradation en cours —, est-il ouvert mais loin d'être tranché.

La terminologie relative aux « réfugiés* environnementaux » émerge dans les années 1980, et l'élargissement de ses usages traduit, dans un premier temps, une volonté de sensibilisation afin, en quelque sorte, de donner un visage humain aux problématiques naissantes du changement climatique*. Depuis le début de la décennie 2010, à la suite de la COP16 qui s'est tenue à Cancún, au Mexique, un texte de cadrage consensuel pour les 190 pays présents reconnaît la migration environnementale comme un moyen d'adaptation*, une solution possible pour les populations exposées aux changements du climat. Cependant, la dangerosité des routes migratoires, d'une part, et les politiques de fermeture des frontières déployées par de nombreux États, d'autre part, contrarient bien souvent sa mise en œuvre. D'un autre côté, la majorité des personnes contraintes de se déplacer le font à l'intérieur des frontières de leur propre pays, si bien que la création d'un statut de réfugié* climatique ou environnemental ne semble pas totalement adaptée.

En outre, dans le débat public, des arguments s'énoncent contre la mise en place de ce nouveau statut juridique : il menacerait, en l'affaiblissant, celui de « réfugié* politique » défini par la Convention de Genève, en introduisant de la confusion dans la législation élaborée depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Son existence et ses usages seraient, par conséquent, potentiellement contreproductifs. Enfin, dans les débats et controverses du moment, et dans un contexte international tendu sur les questions migratoires, cette terminologie est mobilisée pour susciter de nouvelles peurs vis-à-vis de déplacements massifs de population, hypothétiques, voire fantasmés, si bien que l'idée d'en faire une catégorie juridique paraît moins souhaitable.

► PORTRAIT

LES KUNAS DU PANAMA, PREMIERS RÉFUGIÉS CLIMATIQUES DU CONTINENT AMÉRICAIN, RELOCALISÉS

Les Kunas sont un peuple autochtone amérindien installé, pour partie, sur le continent, entre le Panama et la Colombie, et, pour une autre, sur une cinquantaine d'îles de l'archipel de San Blas, situé dans la mer des Caraïbes, au large du Panama. Elles sont plus de 300.

Les Kunas s'y sont installés il y a plus de trois cents ans pour fuir les conquêtes espagnoles pourvoyeuses de violences et de maladies. Au début du ^{xx}e siècle, ils se révoltent contre le gouvernement du Panama qui, à son tour, menace leur mode de vie et leurs coutumes. En 1925, ils obtiennent du pouvoir, par la ratification du traité de Porvenir, l'autonomie et l'intégrité territoriale. Ainsi, l'archipel de San Blas bénéficie depuis du statut de réserve au sein de la comarque Guna Yala.

L'autorité des chefs reste importante dans les communautés kunas qui sont, par ailleurs, régies par des principes matrilocaux selon lesquels le nouvel époux s'installe chez sa femme après les noces. Ces dernières portent des *molos* — des pièces d'étoffe de couleurs vives brodées à la main qui ornent le devant et l'arrière des chemisiers —, des *winis* (bracelets de perles) aux poignets et aux chevilles, ainsi qu'un anneau en or dans le nez. Le commerce de la noix de coco et la pêche sont au cœur de l'activité économique de l'archipel. Ce commerce s'effectue toujours en liaison avec le continent distant de quelques kilomètres, à une quinzaine de minutes en bateau. Les Kunas sont tout autant attachés à leurs traditions qu'à leur histoire : sur l'île de Carti Sugdupu (île du Crabe), un



Brodeuse non identifiée, *Ornement textile guna « mola » figurant un pêcheur*, Panama (Amérique), XX^e siècle
 © Musée du quai Branly – Jacques Chirac, inv. 71.1974.52.1

petit musée d'une seule pièce permet aux visiteurs d'en savoir plus sur le sujet. En effet, même si le tourisme est régulé dans le secteur, les spots de plongée et les plages de sable blanc amènent toujours des voyageurs dans l'archipel. L'île, surpeuplée, n'offre que de précaires conditions de vie à sa population, un seul groupe électrogène, pas d'eau courante, des cabanes aux toits de tôle et aux sols de terre battue pour habitation. Cela n'empêche pas un lien très fort, ancestral, avec les lieux que certains rejoignent après avoir passé du temps sur le continent, ne serait-ce que pour résider près de leurs proches, enterrés selon des modalités traditionnelles (le corps est enserré dans un hamac placé au-dessus d'une fosse).

Avec son territoire en grande partie recouvert de forêts, le Panama ne compte pas parmi les pays qui contribuent le plus au dérèglement climatique. Pourtant, il se retrouve happé, comme l'ensemble de la planète, à divers degrés, par les conséquences de celui-ci. Ainsi, dans l'archipel de San Blas, l'île de Carti Sudugpu, avec ses 4 hectares de superficie où vivent 300 familles kunas, est depuis plusieurs années menacée par la montée des eaux dans la mer des Caraïbes. Le National Ocean Service des États-Unis estime que d'ici 2050, le niveau des eaux aura monté de 28 centimètres. Depuis le début du troisième millénaire, les fortes marées détruisaient régulièrement les cabanes construites au plus près du rivage. À la saison des pluies, la situation sur l'île surpeuplée devenait très précaire. Dès 2017, il a fallu envisager son évacuation et consulter ses habitants pour organiser leur déplacement. La pandémie de Covid-19 n'a fait que ralentir un processus inéluctable qui concernera, à terme, environ 300 îlots de l'archipel. La relocalisation des premiers réfugiés* climatiques du continent vers le village d'Isberyala construit pour les accueillir a débuté en mai 2024 : les Kunas ont reçu les clés de leurs nouveaux logements, et dit adieu à leur île début juin.

Leur nouveau lieu de vie comporte des maisons en dur, l'électricité, l'évacuation des eaux usées, une école, équipements dont la population ne bénéficiait pas sur l'île. Cependant, la réussite de l'installation dépendra en grande partie de la possibilité de refaire société dans ce nouveau lieu, à l'appui des traditions, des modes de vie, des croyances du peuple kuna.

➤ FOCUS

LA TECHNOLOGIE, ALLIÉE DU VIVANT ?

On associe avec raison l'accélération du changement climatique* à l'entrée d'une partie de l'humanité dans l'âge industriel, si bien que souvent, techniques ou technologies et protection de l'environnement paraissent antinomiques. Le projet « Cloud Fisher », développé à Munich et installé pour sa phase expérimentale au sud du Maroc, contrevient à cette idée reçue. Le mont Boutmezguida, sur lequel butent des nappes de brumes et de nuages venant de l'Atlantique, s'est révélé être un endroit idéal pour ce test qui s'est déroulé entre 2014 et 2017. Il se trouve dans l'une des régions les plus sèches du Maroc, dans le massif de l'Anti-Atlas, non loin de la ville côtière de Sidi Ifni. À plus de 1 000 mètres d'altitude, les filets tendus, traversés par les nuages poussés par le vent, capturent des gouttes d'eau et alimentent des villages en eau par un réseau de tuyaux de collecte. Après la phase expérimentale, le projet a pris de l'envergure, devenant un véritable parc de plus de trente « Cloud Fisher ».

Le projet a un fort impact sur la vie quotidienne des résidents. Dans une région soumise à une très forte aridité, il libère les femmes et les enfants des corvées d'eau qui nécessitent de longs et pénibles déplacements vers les puits pour des résultats aléatoires. L'installation de l'eau courante offre de nouvelles possibilités pour l'agriculture et le bétail à l'échelle des communautés villageoises locales. Enfin, l'accès à l'eau courante et peu coûteuse évite l'exode de ces populations



Cloud Fisher (Pêcheurs de nuages) : structures collectant l'eau des nuages installées dans le sud-ouest marocain, 2019 © Aqualonis

vers de grands centres urbains déjà surpeuplés. La technologie « Cloud Fisher » est un modèle déposé auprès de la Fondation allemande de l'eau, organisme à but non lucratif. En lien avec des associations locales, le projet « Cloud Fisher » est complété par des actions pour favoriser les activités économiques et l'éducation des communautés locales. La maintenance des filets et des installations revient à des personnes issues des villages et formées à cette fin.

Le système des filets attrapeurs de nuages a gagné d'autres continents et montagnes pour les mêmes usages : au Pérou, en Chine, en Tanzanie, en Afrique du Sud, ou encore au Chili. Dans le sud de l'Europe, au Portugal ou encore dans les îles Canaries, de nouveaux systèmes, inspirés de « Cloud Fisher » mais réadaptés aux besoins locaux et perfectionnés au fil du temps pour gagner en efficacité, sont utilisés pour reboiser des zones dévastées par les mégafeux.

NOTICES D'ŒUVRES

➤ JULIE POLIDORO, *MONGOLIAN DUST STORM*, 2021

Julie Polidoro est née à Cannes, en 1970, d'un père italien et d'une mère française, et a grandi à Rome jusqu'à ses 18 ans. Elle est diplômée de l'École des beaux-arts de Paris depuis 1996, et elle continue, dans sa pratique artistique, de partager son temps entre la France et l'Italie.

En 2021, elle réalise une série d'œuvres liant la situation des migrants à celle du changement climatique*, réunies dans l'exposition « L'air que je respire n'a pas de bord », à la Galerie Valérie Delaunay, entre 2022 et début 2023. Le titre souligne la sensibilité de Julie Polidoro aux problématiques contemporaines, celles d'un espace monde fracturé par les frontières, à la nature malmenée, dans lequel elle tente de recréer du lien par son art.

Avec *Mongolian Dust Storm*, Julie Polidoro crée sur la toile une puissante évocation des tempêtes de sable, « Dust Bowl » chinois, qui constituent un des plus grands désastres environnementaux de notre époque. En conséquence des activités humaines — la Chine est un des plus gros émetteurs mondiaux de CO₂ —, quantité de terres arables exposées aux tempêtes de poussière sont devenues incultivables. Au milieu des années 2010, 3 000 km² de terres arables et habitées étaient perdus chaque année par l'avancée du désert de Gobi. Le développement et la recrudescence de ces phénomènes, printaniers et répétitifs, surnommés « dragons jaunes » concerne désormais les grands centres urbains et l'ensemble de la partie nord-est du pays. Ainsi, en avril 2025, les habitants de Pékin, des provinces du Xinjiang et de la Mongolie-Intérieure ont dû se confiner : des vents atteignant plus de 160 km/h déplaçaient des quantités de poussière telles que l'air était devenu irrespirable, la circulation était difficile, les liaisons aériennes impossibles. Des centaines de millions de personnes voient également leur existence menacée par la pollution aux PM₁₀ — particules toxiques ayant un diamètre inférieur à un micromètre —, charriées par ces vents tempétueux.

Des villages et des villes ont d'ores et déjà été créés pour accueillir 400 000 réfugiés* environnementaux qui ont décidé de quitter leurs terres et dont le gouvernement chinois gère le relogement. L'artiste nous invite, sans obligation, à mettre cette toile en regard avec *Those who wait*,



Julie Polidoro, *Mongolian Dust Storm*, 2023 © Collection du Musée national de l'histoire de l'immigration © ADAGP, Paris, 2025
inv. 2024.91

pour laquelle elle a transposé des photos de migrants vues sur Internet en des peintures réalisées sur des toiles de lin. Alors que l'espace numérique est capable de nous abreuver d'un flux ininterrompu d'images violentes sur le sujet, Julie Polidoro choisit de ralentir le cours du temps par le travail sur la toile, et de poser cette humanité souvent anonyme, invisible, en attente. Pour conjurer la froideur des camps d'internement sans pour autant contourner la question des conditions de vie des migrants, l'artiste a privilégié des couleurs vives. Elle pose du ruban adhésif sur sa toile afin de cloisonner les espaces dans lesquels ces personnes sont cantonnées.

Julie Polidoro offre à celles et ceux qui regardent ces scènes d'enfermement, sans le leur imposer, la possibilité de les faire dialoguer avec des représentations de paysages, de grands espaces exposés aux dérèglements de la nature. En liant *Those who wait* et *Mongolian Dust Storm*, la peintre nous propose de réfléchir à la problématique des réfugiés* climatiques, dont le nombre devrait tripler d'ici 2050, un sujet auquel elle est particulièrement sensible.

➤ ABIR ABDULLAH, *BOAT SCHOOL*, 2002

Les trois quarts du Bangladesh, pays de superficie modeste, se trouvent sur le delta du Gange. Ce dernier est alimenté par le Gange, le Brahmapoutre et la Meghna. Les trois fleuves pourvoient les 171 millions d'habitants du pays en terres parmi les plus fertiles du monde.

Cependant, le réchauffement climatique* vient perturber ce tableau idyllique. Un cinquième du territoire disparaît régulièrement. Chaque année ou presque, le Bangladesh fait la une de l'actualité pour des raisons liées aux aléas* climatiques et aux catastrophes* humaines qui s'ensuivent. Chaque année, un cinquième du territoire disparaît sous les inondations provoquées par les pluies de mousson. Avec le réchauffement climatique*, la fonte des glaces himalayennes étend le phénomène, qui peut affecter certaines années les deux tiers du pays. À cela s'ajoutent les violents cyclones qui s'abattent sur les communautés côtières vivant dans le golfe du Bengale. En outre, le pays est l'un des plus densément peuplés du monde.

De juin à septembre, durant la saison de la mousson, maisons, écoles, routes et hôpitaux sont hors d'usage dans certaines régions du pays. En 1998, elle avait été particulièrement destructrice et meurtrière, poussant Mohamed Rezwan, tout jeune diplômé en architecture, à chercher des solutions pour que les communautés rurales isolées et/ou submergées puissent continuer de bénéficier des services les plus importants. À la tête de Shidhulai Swanirvar Sangstha — Shidulai est le nom du village où il a grandi —, Mohamed Rezwan a conçu des bateaux qui se déplacent sur les fleuves à la rencontre des villageoises et des villageois. Avec une flotte de quelque vingt-cinq embarcations, les bateaux-écoles alimentés en électricité par des panneaux solaires disposent de salles de classe où les élèves se rendent avec leur matériel scolaire.



Abir Abdullah, *Bateau-école bangladais*, 2023 © Abir Abdullah

Une soixantaine de pilotes et quatre-vingts enseignantes et enseignants y dispensent des cours pour 2 340 élèves des rives fluviales du nord-ouest du Bangladesh. L'expérience s'est désormais étendue à d'autres services : bateaux-cliniques, bateaux-bibliothèques, bateaux-lycées professionnels, bateaux de transport ou intégrant des terrains de jeu. Depuis le début du projet, plus de 22 000 enfants y ont été scolarisés.

➤ INES KATAMSO, *WELCOME TO THE PLASTIC AGE*, 2024

Ines Katamso est une artiste multidisciplinaire franco-indonésienne née à Yogyakarta, en 1990. Après des études en France, elle s'installe à Bali, où elle vit toujours. Dans son art, elle s'empare de différents sujets, sa démarche se faisant parfois introspective. Elle explore également la culture, les modes de vie et les traditions indonésiennes. Ici, elle se tourne davantage vers les questions plus contemporaines, parmi lesquelles celle de la préservation de l'environnement.

Son installation *Welcome to the Plastic Age*, réalisée en 2024, nous sensibilise à la question de la pollution plastique particulièrement prégnante à Bali et en Indonésie. En effet, le pays est la deuxième source mondiale, après la Chine, de déchets plastiques marins.

Les rivières de l'archipel sont également concernées par cette pollution dont le recyclage ne se fait pas. Au moment de la mousson, les plages paradisiaques prisées des touristes sont submergées par l'abondance de déchets plastiques.



Ines Katamso, *Welcome to Plastic Age*, 2024.
© Inès Katamso, courtesy ellipse art projects - programme +E, 2024

Avec cette œuvre, Ines Katamso aborde plus particulièrement la question des particules nanoplastiques. Ces résidus microscopiques sont libérés dans l'air et, invisibles, pénètrent les organismes et se répandent par milliards dans la nature, faune et flore confondues. L'activité humaine ne cesse de contribuer à la plastification de la planète : une étude étatsunienne menée en 2017 estime qu'entre 1950 et 2015, 8,3 milliards de tonnes de plastique ont été produites. À l'heure actuelle, une autre indique que 6,5 à 8 millions de tonnes de déchets en plastique sont rejetées chaque année en mer.

De ce constat qui charrie les pires perspectives, Ines Katamso tire une œuvre qui compose un paysage sans vie ni couleurs. Sur le sable sont disposés des éléments naturels inertes — feuilles de palmier, crin de cheval, bambou, plantes séchées —, des pièces de plastique recyclées et des fossiles de plâtre sculptés. Ensemble, ils évoquent un univers qui semble à l'agonie, vision dystopique d'un monde dans lequel s'opère une alliance inquiétante, une hybridation infertile entre le plastique et le vivant.

L'EXPOSITION

SECTION 4 - MER, MIGRATIONS ET CLIMAT

RÉCHAUFFEMENT DES EAUX OCÉANIQUES ET MONTÉE DES EAUX

Les océans jouent un rôle crucial dans la régulation du climat terrestre. Depuis les années 1970, ils se réchauffent en absorbant l'essentiel de l'excès d'énergie lié aux émissions de gaz à effet de serre. La température des eaux de surface (jusqu'à 75 mètres de profondeur) augmente de plus de 0,1 °C tous les dix ans, avec une accélération marquée ces dernières décennies. Cette chaleur pénètre jusqu'à 3 000 mètres de profondeur, et les transferts thermiques internes continueront d'affecter les océans pendant des siècles.

Entre 1971 et 2010, 91 % de l'augmentation de l'énergie engendrée par le réchauffement climatique* a été absorbée par les océans, 5 % par les sols, 3 % par la fonte des glaces, et 1 % par l'atmosphère elle-même. Néanmoins, l'atmosphère et les océans n'ayant pas la même capacité calorifique et le même volume, cela se traduit par une élévation de la température moyenne des océans de 1,15 °C, et par une augmentation de celle de l'atmosphère de 1,5 °C.

Cette augmentation de température s'accélère. En effet, actuellement, la partie supérieure des océans se réchauffe environ 24 % plus rapidement que dans les années 1970, et ce phénomène devrait augmenter à l'avenir.

Ce réchauffement a plusieurs conséquences majeures :

- **L'élévation du niveau des mers**, due à la dilatation thermique de l'eau et à la fonte des glaciers continentaux, atteint 20 cm depuis 1900, dont la moitié depuis 1993. Cette montée est inégale selon les régions, et intensifie les risques* d'inondations, d'érosion des littoraux, de submersion de terres basses et de destruction des habitats naturels. Les écosystèmes côtiers (mangroves, récifs coralliens) jouent un rôle protecteur, mais leur dégradation accroît la vulnérabilité* des zones côtières.
- **Les vagues de chaleur marine** deviennent plus fréquentes et intenses. Elles sont causées par une combinaison de facteurs océaniques et atmosphériques, et peuvent faire grimper la température de l'eau de 2 à 5 °C au-dessus des normales saisonnières. Elles durent parfois plusieurs mois, et elles affectent des zones très étendues. Elles provoquent le blanchissement des coraux, modifient la répartition des espèces, perturbent les cycles des nutriments, et favorisent la prolifération d'algues toxiques.
- **La perte de biodiversité marine** est un impact direct du changement climatique*. La hausse des températures, l'acidification et la montée des eaux affectent gravement les écosystèmes. Certaines espèces, comme les super-prédateurs (requins, baleines), voient leurs populations décliner en raison de la raréfaction de leur nourriture et de perturbations

dans leur reproduction. Cela déséquilibre les chaînes alimentaires et réduit la résilience* des milieux marins.

- **Les migrations animales sont également perturbées.** Des espèces comme la baleine franche de l'Atlantique Nord ou le béluga modifient leurs routes migratoires en raison du réchauffement et de la fonte de la banquise. Ces nouvelles routes les exposent davantage aux activités humaines (pêche, trafic maritime), augmentant les risques* de collisions ou de prises accidentelles.
- **Les moyens de subsistance humains sont menacés.** De nombreuses communautés dépendent de la mer pour la pêche, l'alimentation et le tourisme. Le réchauffement modifie la répartition des espèces marines et altère les écosystèmes qui protègent les côtes (zones humides, marais, récifs). L'intrusion d'eau salée dans les nappes phréatiques, les inondations et l'érosion côtière menacent les ressources en eau douce, les habitations et les terres agricoles. Environ 3,3 milliards de personnes dépendent de la pêche pour leurs protéines, et 60 millions travaillent dans la pêche et l'aquaculture.

L'acidification des océans est un autre défi majeur. Les mers ont absorbé environ un tiers du CO₂ d'origine humaine, provoquant une baisse du pH (passé de 8,2 à 8,1 depuis l'ère industrielle), soit une augmentation de l'acidité de 26 %. Si rien ne change, le pH pourrait tomber à 7,7 d'ici 2100, augmentant l'acidité de 300 %. Cette acidification affecte les espèces calcifiantes (coraux, coquillages, crustacés, plancton), fragilise leurs structures, freine leur croissance et altère la chaîne alimentaire. Elle empêche aussi ces espèces de jouer leur rôle de puits de carbone. En se combinant au réchauffement, l'acidification réduit le dioxygène dans l'eau, ce qui menace encore davantage la vie marine.

En résumé, les océans, moteurs du climat et sources essentielles de vie, sont profondément affectés par les activités humaines. Réchauffement, acidification, montée des eaux, perte de biodiversité, perturbation des migrations et précarisation des populations côtières illustrent les nombreux liens entre mer, climat et sociétés humaines. Ces phénomènes interdépendants exigent des actions urgentes pour préserver les équilibres écologiques et humains.

LE RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE* : UNE MENACE POUR LES PÊCHEURS SÉNÉGALAIS

Au Sénégal, la pêche artisanale occupe une place essentielle dans l'économie et la vie quotidienne de millions de personnes. Elle représente non seulement une source de revenus pour des milliers de familles, mais aussi un pilier de la sécurité alimentaire du pays. Cependant, cette activité traditionnelle est aujourd'hui gravement menacée par le réchauffement climatique*.

L'un des effets les plus visibles du changement climatique* est la hausse de la température des océans. Ce phénomène pousse de nombreuses espèces de poissons à migrer vers des eaux plus froides et plus profondes, loin des côtes sénégalaises. Les pêcheurs, souvent équipés de pirogues artisanales, peinent à suivre ces poissons qui s'éloignent. Résultat : les prises diminuent, les revenus baissent, et la vie devient plus difficile pour les familles qui dépendent de la mer.



Nyaba Léon Ouedraogo, *Le pêcheur*, 2022 © Nyaba Léon Ouedraogo

La surpêche industrielle s'ajoute à ce sombre tableau. L'océan Atlantique est ratissé par d'immenses chaluts au bénéfice de grandes sociétés chinoises, indiennes mais aussi européennes, épuisant la ressource. Les poissons pêchés servent en grande partie à produire la farine animale qui ira nourrir les élevages de tilapias en Asie ou de saumons en Europe. Les pêcheurs artisanaux contribuent à cette razzia en alimentant les marchés de poissons pour l'exportation.

In fine, la société sénégalaise et en particulier les habitants de la côte doivent réduire drastiquement leur consommation de poisson. Toute la culture associée, des filières liées à la pêche aux traditions culinaires, disparaît progressivement.

Le réchauffement climatique* provoque également une perturbation des courants marins et une acidification des océans, ce qui nuit à la reproduction de certaines espèces de poissons. De plus, l'érosion côtière, amplifiée par la montée du niveau de la mer, détruit les villages de pêcheurs et les infrastructures de débarquement, comme à Saint-Louis, où certains quartiers sont littéralement engloutis par les vagues. Des projets de relocalisation de populations côtières vers l'intérieur des terres sont mis en œuvre, avec au passage une perte complète de repères géographiques et culturels.

En mer, les pêcheurs sont confrontés à des conditions de navigation plus dangereuses. Les tempêtes deviennent plus fréquentes et plus violentes, mettant leur vie en péril à chaque sortie. Face à ces difficultés, certains abandonnent la pêche, d'autres tentent de migrer vers l'Europe, espérant trouver une vie meilleure, souvent au prix de grands risques*.

Ainsi, le réchauffement climatique* ne représente pas seulement une menace pour l'environnement, mais aussi pour l'équilibre social et économique des communautés côtières du Sénégal. Il est urgent de mettre en place des politiques de protection des ressources marines, de soutien aux pêcheurs et d'adaptation* aux nouvelles réalités climatiques.

➤ PORTRAIT

LES CORAUX, ESPÈCE SESSILE

LA MORUE, UNE ESPÈCE QUI PEUT SE DÉPLACER

LES CORAUX, UNE ESPÈCE QUI VIT FIXÉE AU FOND DE L'OcéAN

Les récifs coralliens se développent dans des eaux peu profondes, chaudes, claires et bien éclairées. Bien qu'ils semblent minéraux, ils sont construits par des polypes, petits animaux marins de la famille des cnidaires. Chaque polype sécrète un squelette calcaire protecteur qui contribue au stockage du CO₂ atmosphérique. En se fixant à un support, il se multiplie par bourgeonnement, formant une colonie. Avec le temps, ces colonies s'assemblent en vastes récifs édifiés sur des centaines de milliers d'années. Les polypes se reproduisent aussi sexuellement, ce qui permet de coloniser de nouveaux milieux.

Véritables oasis de vie, les récifs coralliens couvrent seulement 0,2 % des mers, mais abritent plus de 25 % de la biodiversité marine. Le polype se nourrit en capturant du zooplancton la nuit (30 %



Corail © Anne Volery

de son alimentation), mais il dépend surtout (70 %) d'algues microscopiques, les zooxanthelles, qui vivent en symbiose avec lui, et qui produisent de l'oxygène et des nutriments *via* la photosynthèse.

Les coraux sont extrêmement sensibles aux hausses de température. Un réchauffement même léger peut entraîner leur blanchissement, c'est-à-dire l'expulsion des zooxanthelles, privant les polypes de leur principale source d'énergie. Si le stress persiste, cela mène à la mort du corail. Les vagues de chaleur marine accélèrent ce processus. Un réchauffement global de l'océan de 1,5 °C pourrait détruire jusqu'à 90 % des récifs, et une hausse de 2 °C en ferait presque disparaître la totalité.

La disparition des récifs menace non seulement la biodiversité et la régulation du climat mais aussi les 500 millions de personnes qui en dépendent pour la pêche, le tourisme et la protection des littoraux contre l'érosion.

LA MORUE, UNE ESPÈCE QUI PEUT SE DÉPLACER

Le réchauffement climatique* provoque une augmentation de la température des océans. Ce changement perturbe fortement la vie marine, en particulier certaines espèces de poissons. C'est le cas de la morue. Ce poisson, qui vit habituellement dans les eaux froides de l'Atlantique Nord, est très sensible à la chaleur. Avec l'augmentation de la température de l'eau, les morues quittent progressivement les zones traditionnelles de pêche, comme les côtes du Canada, de Terre-Neuve, ou de l'Europe du Nord. Elles migrent vers le nord, où l'eau est plus fraîche, pour trouver de meilleures conditions de vie et de reproduction.

Cette migration a pour conséquences une diminution des ressources pour les pêcheurs des zones habituelles et une perturbation négative dans les écosystèmes marins.

Néanmoins, cette migration ne protège pas l'espèce d'une extinction future. En effet, l'inertie du réchauffement des océans implique une montée des températures pour les siècles à venir. Dans un avenir proche, ceci va rendre les eaux, plus au nord, impropres à la vie des espèces qui y ont trouvé refuge. À cela s'ajoute une pression par la surpêche, diminuant notablement la population des morues et accentuant leur risque* d'extinction.

➤ FOCUS

ENTRE CHASSE ET PÊCHE, LE MODE DE VIE TRADITIONNEL DES INUITS MENACÉ

Le peuple inuit, installé depuis des millénaires dans les régions arctiques du Canada, du Groenland, de l'Alaska et de la Russie, vit en étroite relation avec son environnement naturel. Son mode de vie traditionnel repose sur la chasse, la pêche et la connaissance approfondie des cycles de la nature. Cependant, le réchauffement climatique* bouleverse profondément cet équilibre ancestral, mettant en péril non seulement ses moyens de subsistance, mais aussi sa culture et son identité.

L'un des changements les plus visibles est la fonte accélérée de la banquise. Or, cette glace est essentielle pour les Inuits : elle constitue une plateforme de chasse pour atteindre les phoques et les ours polaires, des espèces clés de leur alimentation. Lorsque la glace est trop mince ou se forme plus tard dans la saison, elle devient dangereuse, voire impraticable. Cela limite considérablement l'accès aux ressources naturelles vitales. La banquise est également une voie de communication hivernale entre les villages. Sa fonte partielle renforce l'isolement des communautés.

Le réchauffement affecte aussi la faune. Les migrations animales sont perturbées, certaines espèces se raréfient, tandis que d'autres, comme le morse ou l'ours polaire, sont menacées de disparition. En outre, la fonte du pergélisol endommage les infrastructures des villages inuits, provoquant l'instabilité des sols, l'érosion des côtes et l'effondrement des maisons. La fonte massive du pergélisol a provoqué également des glissements de terrain. En 2017, l'un d'entre eux a détruit un village inuit en baie de Disko.

Ce bouleversement environnemental a aussi un impact psychologique et social. Les Inuits sont confrontés à la perte progressive de leurs savoirs traditionnels, transmis de génération en génération. La chasse devient plus difficile et dangereuse, ce qui affaiblit le lien entre les jeunes générations et leur culture. L'insécurité alimentaire et la dépendance accrue à l'économie moderne accentuent les inégalités sociales et les problèmes de santé.

Face à ces défis, les communautés inuites cherchent à s'adapter, mais elles ne peuvent lutter seules contre un phénomène mondial. La sauvegarde de leur mode de vie passe par une prise de conscience collective, par une réduction massive des émissions de gaz à effet de serre et par un respect accru des savoirs autochtones. Protéger l'Arctique, c'est aussi protéger un peuple et une culture uniques, profondément enracinés dans la glace qui les fait vivre.

NOTICES D'ŒUVRES

➤ JULIEN BENEYTON, MAURITANIA, LA PETITE PÊCHE, 2010

La peinture *Mauritania, la petite pêche* de Julien Beneyton est une œuvre monumentale (230 x 400 cm) réalisée à l'acrylique sur bois. Elle s'inscrit dans une série d'œuvres inspirées par les voyages de l'artiste en Afrique de l'Ouest, notamment en Mauritanie et au Sénégal, où il a observé les scènes de vie quotidienne avec une attention particulière portée aux détails et aux personnages souvent invisibles.

Dans cette œuvre, Julien Beneyton capture une scène de pêche artisanale sur les côtes mauritaniennes, où des hommes, des femmes et des enfants s'affairent autour des barques, dans une lumière éclatante. Le tableau dépeint une activité modeste mais essentielle à la subsistance locale, loin des clichés exotiques. L'artiste, fidèle à sa démarche, évite la caricature ou l'idéalisme, offrant une vision réaliste et respectueuse de la vie quotidienne dans ces communautés.

Le style de Julien Beneyton, influencé par la culture hip-hop et le réalisme social, se caractérise par une peinture figurative précise et vibrante. Il choisit des sujets souvent négligés, tels que les travailleurs de l'ombre, les scènes de rue ou les objets du quotidien, pour leur rendre dignité et visibilité. Chaque œuvre devient ainsi un témoignage de la diversité humaine et des réalités sociales souvent ignorées.

Mauritania, la petite pêche est donc bien plus qu'une simple scène de pêche : c'est une invitation à regarder de plus près les vies ordinaires, à reconnaître leur beauté et leur importance, et à réfléchir sur les inégalités et les invisibilités sociales.



Julien Beneyton, *Mauritania, la petite pêche*, 2010. Galerie Michel Giraud © Julien Beneyton © ADAGP, Paris, 2025.

➤ DAVID BUCKLAND, *ANOTHER WORLD IS POSSIBLE*, 2008-2010

David Buckland est un artiste cinéaste et photographe né en 1949, au Royaume-Uni. Depuis 2001, il met ses talents au service d'un engagement constant en faveur de la défense du climat, de la biodiversité et de notre planète. Partant du principe que l'art et la culture peuvent changer nos rapports à l'environnement et favoriser la compréhension des enjeux* de sa protection, David Buckland a réuni autour de lui des scientifiques mais aussi des artistes issus d'autres milieux (musique, littérature, etc.), et il a conçu le projet *Cape Farewell*.

La démarche impose de passer par les lieux affectés précocement par le réchauffement climatique*. Une partie du projet *Cape Farewell* consiste donc à s'exprimer depuis l'Arctique pour sensibiliser via l'art et la création engagée. Des expéditions se rendent régulièrement sur place, afin de constater et mesurer les effets dramatiques du réchauffement. Des œuvres sont ensuite produites *in situ* pour interroger, alerter, proposer des solutions qui permettent de contrer la dégradation en cours. Le projet *Cape Farewell* postule que les artistes, les scientifiques et les faiseurs d'opinion revenus de ces expéditions pourront ensuite mieux en faire connaître les enjeux* en utilisant leur créativité et leur parole. Le projet est donc également porteur d'expositions consacrées au changement climatique* dans les grandes capitales mondiales de l'art.

Parmi les différentes installations et créations nées sur place, David Buckland a proposé une série de messages projetés sur des icebergs : les *Ice Text Series*. On y lit des formules d'alerte contre la prédation du système capitaliste, tels que « Discounting the Future » (« Solder le futur ») ou « The Great White Sale » (« Les grandes soldes du blanc »), des interpellations comme « Will you look your grandchildren in the eyes and tell them you didn't know » (« Regarderez-vous vos petits-enfants dans les yeux en leur disant que vous ne saviez pas ») ou « Burning Ice » (« Glace brûlante »). Enfin, Buckland projette sur la glace arctique le slogan emprunté aux altermondialistes, « Another World is Possible », conscient qu'en tentant d'éveiller les consciences, sa démarche artistique se veut porteuse d'engagements à venir et d'espoirs.



David Buckland, *Another World is Possible* - *Ice Text projection*, 2008-2010 © David Buckland

PROLONGER MA VISITE

POUR ACCOMPAGNER L'EXPOSITION

CATALOGUE D'EXPOSITION

Co-édité avec Silvana éditions, 224 pages, 32 €

REVUE MONDES & MIGRATIONS

Migrations et habitabilité, octobre-décembre 2025, 15 €

OÙ HABITER DEMAIN ? COMPRENDRE LES MIGRATIONS CLIMATIQUES

édité par les éditions Casterman, à partir de 10 ans, 48 pages, 10 €

LE MINI-SITE DE L'EXPOSITION :



POUR ALLER PLUS LOIN

SÉLECTION SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

- *L'atlas des migrations environnementales* de François Gemenne, Dina Ionesco, Daria Mokhnacheva, Presses de Sciences Po, 2016
- *Atlas de l'Anthropocène* de François Gemenne, Aleksandar Rankovic, Thomas Ansart, Benoît Martin, Patrice Mitrano, Antoine Rio, 3ème édition, Presses de Sciences Po, 2025
- *Climat et migrations. Une vision africaine* de Abdou Berber, Grand Livre, 2021
- *Tout comprendre (ou presque) sur le climat* de Bonpote, Anne Brès, Claire Marc, CNRS Éditions, 2022
- *Les âmes sauvages. Face à l'Occident, la résistance d'un peuple d'Alaska* de Nastassja Martin, La Découverte, 2016

MAGAZINES D'ACTUALITÉ ET PODCASTS

Le dessous des images – Arte

- Île Tuvalu : la com' du désespoir
- Inondations : la catastrophe intime

Le Monde.fr. Le Réveilleur – You tube

- Comment le réchauffement climatique va bouleverser l'humanité ?
- Qui réchauffe le climat (et comment) ?

Radio France

- *Les réfugiés climatiques*, La Terre au carré, 2007
- *Le réchauffement climatique*, La Terre au carré, 2007
- *Refugiés climatiques : la vague à venir*, Culture Monde, 2015

SÉLECTION LITTÉRATURE

- *Les raisins de la colère* de John Steinbeck, Gallimard, 1939
- *Des vies sans refuge* de Catherine Veglio, Serendip Éditions, 2024

SÉLECTION BANDES DESSINÉES ET ROMANS GRAPHIQUES

- *Saison brune* de Philippe Squarzoni, Delcourt, 2012
- *Le droit du sol. Journal d'un vertige* d'Etienne Davodeau, Futuropolis, 2021
- *Le Monde sans fin* de Christophe Blain & Jean-Marc Jancovici, Dargaud, 2021
- *Les pizzlys* de Jérôme Moreau, Delcourt, 2022
- *L'âge d'eau* de Benjamin Flao, Futuropolis, 2022

SÉLECTION JEUNESSE ET ADOLESCENCE

- *Tuvalu, une île en tête*, Barroux, Mango, 2011
- *Climat*, Colfer Eoin, Andrew Donkin, Giovanni Rigano, Robinson, 2023
- *Horizons climatiques : rencontres avec neuf scientifiques du GIEC*, Iris-Amata Dion et Xavier Henrion, Glénat, 2024
- *Où va le climat ?*, Claire Lecoeuvre, Éditions du Ricochet, 2023
- *Chez moi, on a des solutions pour le climat !*, Les Petits Débrouillards, Albin Michel, 2015
- *Des palmiers au pôle nord ? La drôle d'histoire du changement climatique*, Wendy Panders et TER HORST Marc, Milan, 2021
- *Plus chauds que le climat !*, Hugo Piette et Max (de) Radiguès, coll. « Eddie & Noé », tome 1, Éditions Sarbacane, 2023
- *La Tempête*, L'École des loisirs, Florence Seyvos et Claude Ponti, 1993 (1^{re} éd.)
- *Imagine ta planète en... 2030*, Amandine Thomas, Sarbacane, 2021
- *Océans : et comment les sauver*, Amandine Thomas, Sarbacane, 2019
- *Dis, c'est quoi le changement climatique ?*, Olivier et David West, Delachaux et Niestlé, 2021
- *Climat : trop tard pour agir ?*, Hugo Viel, La Martinière Jeunesse, 2023

FICTIONS CINÉMATOGRAPHIQUES ET DOCUMENTAIRES

- *Les raisins de la colère* de John Ford, 1940
- *Yam Daabo (Le Choix)* d'Idrissa Ouedraogo, 1983
- *Le jour d'après* de Roland Emmerich, 2004
- *Les bêtes du sud sauvage* de Benh Zeitlin, 2012
- *Aya* de Simon Coulibaly Gillard, 2021
- *Climate Refugees*, documentaire de Michael P. Nash, 2010
- *Marcher sur l'eau*, documentaire d'Aïssa Maïga, 2021
- *Déplacés climatiques, sans toit ni loi*, documentaire de François-Xavier Trégan, 2025

INFORMATIONS PRATIQUES

ACCÈS

PALAIS DE LA PORTE DORÉE

MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION

AQUARIUM TROPICAL

293, avenue Daumesnil — 75012 Paris

Métro 8 — Tramway 3a — Bus 46 et 201 — Porte Dorée

Établissement accessible aux personnes à mobilité réduite par
le 293 avenue Daumesnil — 75012 Paris



palais-portedoree.fr

T. : 33 (1) 53 59 58 60 — E. : info@palais-portedoree.fr
education@palais-portedoree.fr

HORAIRES

Du mardi au vendredi, de 10h à 17h30.

Le samedi et le dimanche, de 10h à 19h.

Fermeture des caisses 1 heure avant la fermeture.

Fermé le lundi et les 25 décembre, 1^{er} janvier, 1^{er} mai.

Ouvert le 14 juillet et le 11 novembre.



POLKA

arte

Reporterre

**SCIENCES
"AVENIR"**

Konbini

BeauxArts Le Monde NouvelObs